Recueil de légendes du Camp Mariste

par Papyruss

2024

Table des matières

Mot d'introduction 5

Légendes de peur 7

Alexis Morin 9
Clara 12
La légende de l'Hermitage 14
Le camp Rouge 17
Le tueur de Rawdon 19
Les aventures de Jean : La fille dans la chambre 21
Les aventures de Jean : Le cadre 23
Soleil 24

Légendes drôles 27

La légende de la clinique 29
La légende du gorille 31
La légende du Patachlak 34

Histoires du camp 37

Azarias 39
Gebra 42
Le champ de patates 43
Légende de Axel Lindenbroke 46
Légende du toaster sauvage 51
Les dinosaures et la croix 57
Peanut 60

Origines des animaux et de la nature 63

La légende des oiseaux 65
La légende des papillons 69
La légende du huard à collier 72
La queue de l'ours 76
La queue du castor 77
Lapin, lapin 78
Le caribou à un bois 81
Légende de la Terre et l'eau salée 84
Légende du Yéti 87

Légendes traditionnelles québécoises 89

Alexis le Trotteur 91
La chasse-galerie 93
La Corriveau 94
La Dame blanche 98
Le bateau d'or 99
Le bonhomme Sept Heures 102
Rose Latulipe 103

Mot d’introduction

Mes chers monits,

J’ai monté ce recueil de légendes pour vous afin que vous ayez toujours sous la main quelque chose à conter à vos jeunes. J’ai fait tout mon possible pour rassembler les légendes classiques du Camp Mariste, mais certaines m’ont définitivement échappé. Ajoutez-les pour moi et faites grandir ce recueil d’année en année!

Les légendes que j’ai réussi à rassembler sont les versions du conteur et ne sont certainement pas les versions définitives. Inspirez-vous de nos textes pour créer vos propres versions. C’est ainsi que les légendes grandissent au camp et que de nouvelles sont créées. N’hésitez pas à les adapter au contexte de votre récitation : ajoutez les éléments autour de vous comme le vent, le son des oiseaux, la température, etc., pour les rendre plus vraies.

Si j’ai un conseil à vous donner quand vous racontez une légende, c’est de vous croire. Plus vous vous croyez, plus les jeunes vous croiront et plus vous aurez tous du plaisir. En plus, si vous croyez à vos légendes, vous leur faites prendre vie et vous y laissez un peu de vous-mêmes au passage.

Bref, j’espère que ce recueil sera votre compagnon d’animation pour plusieurs années à venir et que vous m’aiderez à garder en vie ces légendes qui me sont si précieuses.

Pour tous les conteurs expérimentés et en devenir,

Big love,

Papyruss

Légendes de peur

Alexis Morin

Avant que Cooper devienne le directeur du camp, c'était M. Morin qui occupait le poste. M. Morin vivait dans une maison toute proche du camp avec sa femme qui était enceinte.

Un bon jour, Mme Morin se réveilla en hurlant. Elle avait extrêmement mal au ventre, tellement qu'elle n'était pas capable de marcher. M. Morin l'emmena tout de suite à l'hôpital, mais l'hôpital est loin d'ici. Arrivés, les docteurs prirent Mme Morin en charge, mais il était trop tard. Le bébé avait essayé de sortir, mais était trop gros pour naitre naturellement. Il avait donc commencé à manger les entrailles de Mme Morin. Les docteurs réussirent à le sortir du ventre de Mme Morin, mais pas à la sauver. M. Morin repartit de l'hôpital, sans sa femme, mais avec un bébé garçon : Alexis.

En grandissant, Alexis jouait beaucoup dans la forêt. M. Morin était très occupé avec le camp, trop pour surveiller Alexis en tout temps, mais il revenait toujours le soir à la maison. Alexis avait tout le temps faim et ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était la viande. Il aurait pu manger juste de la viande et être complètement heureux pour le reste de ses jours.

Alexis apprit à chasser de lui-même et rapportait parfois des animaux morts à la maison. Une fois, il essaya de manger un écureuil qu'il avait tué, mais M. Morin lui interdit.

Plus les années passaient, plus Alexis ramenait de gros animaux. M. Morin ne savait pas tout, mais il trouvait souvent des os sous le porche de la maison et derrière leur petit cabanon. Un moment donné, quand Alexis était un adolescent, M. Morin fut tanné et dit à Alexis qu'il n'avait plus le droit de ramener des animaux morts à la maison. Alexis était vraiment fâché. Il hurla après son père et parti en courant dans la forêt. Il ne revint que le lendemain matin.

Une semaine plus tard, M. Morin trouva d'autres os et dit à Alexis qu'il n'avait plus le droit d'aller seul en forêt. C'est dans ces eaux-là que le camp commença et cette année-là, les problèmes arrivaient de partout. L'eau rentrait dans la chapelle par le toit, les souris avaient creusé des trous dans toute l'administration, la chèvre de la mini-ferme s'était enfuie, le minibus fonctionnait une fois sur deux, les canots prenaient l'eau. Rien n'allait.

M. Morin passait énormément de temps au camp à essayer de tout réparer, de trouver des solutions. Un soir, il rentra chez lui, ouvrit la porte du frigo et vit des restes de viande dont il ne souvenait pas. Il sortit les restes du frigo et réalisa rapidement que c'était les restes de la chèvre. Tout de suite, il entra dans la chambre d'Alexis et se mit à lui crier après. Le camp avait payé pour la chèvre, comment osait-il tuer un animal sans défense? Alexis se mit à crier lui aussi et après une demi-heure de cris, M. Morin interdit à Alexis de sortir de la maison.

Alexis était donc pris dans la maison, que M. Morin barrait derrière lui chaque matin avant d'aller au camp. La situation resta la même pendant une semaine ou deux jusqu'au jour où, en revenant du camp, M. Morin vit les restes d'un morceau de steak cru sur le plancher. On aurait dit qu'un animal avait dévoré la pièce de viande, mais avait été surpris avant de pouvoir finir. M. Morin se rendit dans la chambre d'Alexis. Il le trouva assis par terre, le visage plein de sang, la bouche encore pleine de steak cru.

M. Morin claqua la porte derrière lui et embarra Alexis dans sa chambre. Trop, c'était trop. Alexis ne pouvait plus sortir de sa chambre. Il n'était pas capable d'être laissé tout seul et de manger correctement, ce serait M. Morin qui lui donnerait exactement ce qu'il pouvait manger.

À partir de ce moment-là, Alexis ne sortit plus de sa chambre. M. Morin lui passait des repas par la fenêtre, mais jamais de viande crue : des pâtes, de la soupe, du steak cuit… Le soir, par exemple, Alexis ne dormait pas. Il s'assoyait devant la porte de sa chambre et répétait sans cesse : « Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. » Après une semaine, Alexis passait ses nuits à répéter, répéter en grattant le mur entre sa chambre et celle de son père : « Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. » Après deux semaines, M. Morin pensait devenir fou. Il n'en pouvait plus.

Un matin, après avoir donné à Alexis son déjeuner, M. Morin, qui n'avait pas dormi du tout durant la nuit, oublia de rebarrer la porte. Le soir, quand il revint du camp, Alexis n'était plus là.

Pendant deux, trois semaines, M. Morin chercha Alexis, seul. Il ne voulait pas que quelqu'un d'autre le trouve et qu'il aille à expliquer pourquoi son fils s'était enfui. Au bout des trois semaines, M. Morin abandonna. Le camp était fini et tous les enfants et les moniteurs retournèrent chez eux. M. Morin était tout seul sur le territoire du camp.

Une nuit, vers la fin septembre, M. Morin rêva qu'il entendait Alexis dire : « Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. » Mais, quand il se réveilla, il se rendit compte que ce n'était pas un rêve. « Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. » Ça venait de sous sa fenêtre. M. Morin était figé par la peur et passa le reste de la nuit couché à écouter. « Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. » Le lendemain matin, il n'y avait plus un son et personne sous la fenêtre.

La nuit suivante, la même chose se produisit. « Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. » Et au matin : rien, personne, silence.

Après une semaine à entendre « Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. » toute la nuit, M. Morin décida de faire quelque chose. Il alla à l'épicerie acheter une tonne de steak haché cru. De retour chez lui, il fit un chemin dehors avec le steak haché cru. Le chemin partait de son sa fenêtre de chambre et allait jusqu'au vieux puits au bord de la forêt. Le soir, il écouta dehors et cette fois-ci, au lieu des plaintes, M. Morin entendit quelqu'un manger et s'éloigner en manger.

Aussitôt que le bruit fut assez loin, il sortit de la maison et se dirigea vers le puits en prenant bien soin de ne pas se faire voir ou entendre. Dès que la silhouette descendit dans le puits manger le reste de la viande crue, M. Morin sortit de sa cachette et couvrit le puits d'une grosse dalle de pierre qu'il avait trouvé durant la journée.

Le lendemain matin, M. Morin apporta d'autre viande crue au puits et la laissa tomber au fond afin de refermer la dalle super rapidement. Il continua de nourrir son fils pendant des semaines, des mois et des années. Tous les jours, M. Morin ouvrait le puits, laissait tomber de la viande crue et refermait le puits. Tous les jours, M. Morin entendait son fils dévorer la viande au fond du puits.

Une année, les moniteurs arrivèrent au camp pour le préparer pour l'été, mais ne trouvèrent M. Morin nulle part. C'était comme s'il s'était évaporé. Toutes ses choses étaient à leur place. Il ne manquait que lui.

Éventuellement, des moniteurs firent le ménage de la maison de M. Morin et trouvèrent son journal dans lequel il avait noté toute l'histoire d'Alexis. Les moniteurs allèrent au puits et le trouvèrent sceller avec la dalle. Ils n'osèrent pas l'ouvrir et encore aujourd'hui, le puits est fermé par une dalle de pierre. La maison de M. Morin fut démolie, mais le puits reste toujours. Certaines personnes disent que des fois, la nuit, ils entendent quelque chose gratter sur la pierre du puits et dire « Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. Papa, j'ai faim. »

(Pour les intéressés, le puits se trouve près de l'ancien tir à l'arc, proche des chalets Nichée et Tanière. N'y aller pas avec les campeurs.)

Clara

(légende originalement par Azur)

Clara était très malade étant jeune et était souvent hospitalisée. Quand elle avait neuf ans, les médecins annoncèrent à ses parents qu'elle devait recevoir un don d'organe : son cœur et son foie ne fonctionnaient plus comme il fallait. Clara et sa famille attendirent pendant plusieurs mois qu'un donneur compatible soit trouvé, mais personne n'était trouvé. Les jours de Clara étaient comptés et sa mère décida de donner son cœur et son foie à sa fille pour lui sauver la vie. Après plusieurs chicanes à ce propos, l'opération de Clara prit enfin place. Elle se réveilla la vie sauve, mais sans sa mère.

Deux ans plus tard, alors qu'elle avait presque douze ans, Clara était seule à la maison, son père étant allé faire des commissions. Elle regardait la télévision quand elle a entendu une mélodie :

« Clara, rends-moi mon cœur et mon foie. Je suis dans le jardin. »

Clara monte le volume de la télévision et se dit que c'est son imagination qui lui joue des tours. Environ cinq minutes plus tard, elle réentend :

« Clara, rends-moi mon cœur et mon foie. Je suis dans la cuisine. »

La cuisine est la pièce juste à côté du salon alors, Clara commence à paniquer. Elle éteint la télévision et cours au deuxième étage de la maison. À peine arrivée en haut des escaliers, elle entend :

« Clara, rends-moi mon cœur et mon foie. Je suis dans le salon. »

Clara se réfugie dans sa chambre, barre la porte et se cache sous le lit. Silence. Elle respire rapidement et fort. Les minutes passent et rien ne se fait entendre. Clara commence à croire qu'elle a imaginé toute l'histoire quand elle entend :

« Clara, rends-moi mon cœur et mon foie. Je monte les escaliers. »

Clara a tellement peur qu'elle commence à pleurer. Elle essaie de se calmer et de faire le moins de bruits possible et elle attend. Elle attend une minute, deux minutes, cinq, dix, puis :

« Clara, rends-moi mon cœur et mon foie. Je suis devant ta chambre. »

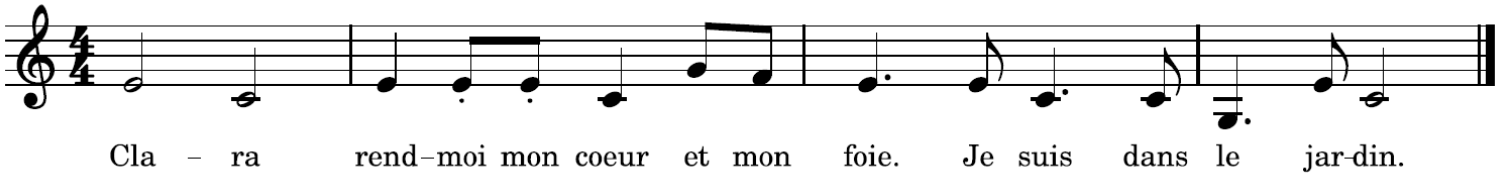
Le cœur de Clara bat à toute vitesse. Elle essaie de penser à une solution, mais la peur l'empêche de bouger :

« Clara, rends-moi mon cœur et mon foie. Je suis LÀ !! »

(Racontez l'histoire d'une voix basse et douce. La chanson, si vous ne connaissez pas la mélodie, doit être lente et « creepy » pour que le « là » final fasse le plus le saut possible aux jeunes quand vous le crierez!)

Clara

Mélodie approximative



La légende de l'Hermitage

(par Calico)

Il y a plusieurs années, avant l'invention du téléphone portable, une monitrice au nom de Boréale travaillait au camp. Plus tôt dans l'été, elle avait décidé de déménager de son appartement à Montréal, mais il y avait un battement d'une semaine entre son ancien bail et son nouveau. Boréale avait déjà travaillé pendant plusieurs années au camp et connaissait assez bien son personnel. Elle a donc demandé à la coordination de rester au camp lors de cette fin de semaine, qui a accepté à la condition qu'elle n'utilise pas trop d'électricité dans le chalet, et donc de ne pas trop allumer les lumières. Alors, lorsque tout le monde partit le vendredi soir, Boréale les salua puis alla dans sa chambre à l'Hermitage, qui était une des deux grosses chambres du fond.

La soirée passa sans trop de trouble. Elle se fit du Kraft Dinner pour souper puis créa sa planification de la semaine suivante. Vers 22 h, toutefois, le téléphone de l'Hermitage commença à sonner. Boréale s'est alors levée puis courra le long du couloir de l'Hermitage pour y répondre. **Signe de répondre au téléphone**

« Allo? ». Pas de réponse. « Allo? Est-ce qu'il y a un problème à l'admin? »

Une voix grave murmura soudainement dans le téléphone : « J'arrive dans une heure ».

Pensant que c'était un de ses amis, Boréale répondit : « Haha, très drôle, mais sérieux, c'est qui? », mais il était trop tard, car la personne avait déjà raccroché.

Boréale roula ses yeux, puis retourna vers sa chambre. Puisqu'il était tard et que le soleil s'était couché, la seule lumière qui lui était disponible était les reflets rouges du panneau de sortie de secours. Elle vint pour ouvrir les lumières du couloir, mais se rappela la consigne de la coordination de conserver l'électricité, donc elle marcha vers sa chambre seulement avec l'aide de la lumière rouge, en passant devant les douzaines d'autres chambres. Certaines portes étaient fermées, d'autres semi-ouvertes et toutes complètement sombres à l'intérieur. Elle arriva à sa chambre puis commença à se préparer à aller dormir. Après 15 minutes, le téléphone sonna encore. Elle longea encore le couloir sombre pour se rendre à la grande salle.

« Allo? Qu'est-ce qui est là? »

« J'arrive dans 45 minutes. »

« Ok j'ai compris, mais sérieux c'est qui pour vrai? ». Aucune réponse, car la personne avait, encore une fois, déjà raccroché.

Un peu tanné de la blague déjà, Boréale sortit de la grande salle, longea le corridor rouge et sombre, puis rentra dans sa chambre. Un autre 15 minutes passèrent avant que le téléphone recommence à sonner. Encore en se dépêchant, elle retourna dans la grande salle puis décrocha le téléphone.

« Allo? » Pas de réponse. « Si c'est encore le gossant qui m'a déjà appelé deux fois, la joke n'est plus drôle. »

« J'arrive dans une demi-heure », puis la personne raccrocha.

Boréale, auparavant agacée par l'appelant, devint un peu angoissée par la voix dans le téléphone, mais elle s'est dit que c'était surement la fatigue qui la rendait agitée et non les appels étranges. Elle s'est donc retournée, elle a ouvert la porte du couloir, puis a longé le couloir semi-illuminé en rouge encore une fois jusqu'à sa chambre à l'autre bout de celui-ci. Après s'être changée en pyjama puis s'être brossée les dents, elle se mit dans son sac de couchage. Un autre 15 minutes passèrent avant qu'elle entendît le téléphone sonner encore une fois. Dans le but d'ignorer la sonnerie et de le laisser aller au répondeur, elle attendit un peu avant de commencer à marcher à travers le couloir. Pourtant, même si elle prit son temps à se rendre à la grande salle, le téléphone n'arrêta jamais de sonner. Après une minute, elle arriva finalement au téléphone, puis le décrocha encore une fois.

« Sérieux, j'essaie de dormir, la blague est terminée. » Aucune réponse. « Au moins, dis-moi ce que tu veux si t'es pour me réveiller. »

« J'arrive dans 15 minutes, » puis l'appelant raccrocha.

Voulant ignorer la boule d'angoisse qui prenait de l'ampleur dans son estomac, Boréale décida de décrocher le téléphone de la prise dans le mur en se disant qu'au moins les appels étranges arrêteront. Elle se retourna, marcha à travers le corridor clignotant de lumière rouge puis se coucha dans son lit. Après un autre 10 minutes, Boréale se réveilla en sursaut après que la sonnerie du téléphone de l'Hermitage partit encore une fois. Cette fois-ci, la boule d'angoisse dans son estomac devint une vraie peur de l'appelant inconnu. Elle sortit de sa chambre, regarda des deux bords du couloir pour s'assurer qu'il n'y avait personne, puis tranquillement commença à marcher vers la grande salle. En ouvrant la porte, elle se rendit compte que le téléphone était de nouveau branché dans le mur. Avec des mains tremblantes, elle répondit au téléphone.

« Je ne sais pas c'est qui qui est resté au camp, mais c'est vraiment plus drôle. Montre-toi sinon j'appelle la police. »

« J'arrive dans 5 minutes. »

Lorsque la personne raccrocha cette fois-ci, Boréale prit quelques respirations profondes. Elle se dit qu'elle était tellement fatiguée de sa semaine qu'elle avait peut-être simplement imaginé avoir débranché le téléphone, et que la blague allait être finie d'ici 5 minutes de toute façon. Elle prit le téléphone, le débrancha de la prise dans le mur ainsi que la prise téléphonique murale, le mit sur un autre divan puis couvrit le téléphone d'une couverture laissée sur une chaise, pour s'assurer qu'elle n'avait pas imaginé de l'avoir débranché cette fois-ci. Ensuite, elle se retourna, ouvra la porte vers le corridor, marcha à travers la lumière clignotante rouge en passant tranquillement devant les chambres des autres monitrices, puis arriva à sa chambre. Elle rentra, barra sa porte, puis se coucha sur son lit en espérant être capable de s'endormir malgré les bruits de l'appelant étranger et de la sonnerie du téléphone qui joua sans arrêt dans sa tête. Après 5 autres minutes, le téléphone s'est mis à sonner.

Boréale a d'abord refusé de se lever, mais après quelques minutes, la sonnerie devint impossible à ignorer. Elle se leva, ouvrit sa porte, regarda d'un bord puis ne vit rien. Elle tourna sa tête de l'autre bord, puis remarqua que dans le couloir éclairé de rouge, auparavant complètement vide, se trouva une figure directement sous le panneau de sortie de secours. Avant qu'elle puisse réagir, la figure leva un bras, le mit derrière le panneau, puis l'arracha, plongeant le couloir dans l'obscurité totale.

Le dimanche soir, quand les autres moniteurs revinrent de leur fin de semaine, ils remarquèrent que Boréale avait disparu. Malgré les heures passées à rechercher le lac, la forêt et les chalets, ils n'ont jamais pu trouver ce qui est arrivé à Boréale. Les seuls indices qu'ils ont découverts de sa disparition fut toutes les affaires de Boréale laissées dans sa chambre, un panneau de sortie de secours décroché et un téléphone déplacé, mais encore branché.

Le camp Rouge

L'histoire commence dans un camp de vacances classique dans les années 70-80. Le camp se situait autour du lac Delisle et n'accueillait que très peu d'enfants durant l'été. Les jeunes restaient aussi pour tout l'été, pas seulement une semaine.

Baloo, un moniteur du camp, accueille son équipe lors du premier jour du camp et remarque qu'un de ses campeurs, Louis, est très timide. Louis ne s'inclut pas vraiment dans le groupe et participe passivement aux activités. Il ne semble pas manger beaucoup et fixe souvent le vide. Le deuxième jour, Louis ne participe à rien. Il ne mange plus et fixe constamment le vide. Baloo s'inquiète et essaie de parler avec lui pour savoir ce qui se passe, mais Louis ne répond pas. Il ne semble même pas entendre Baloo. Le lendemain, Louis ne se lève même pas. Baloo essaie de le secouer, de lui crier de se lever, de le prendre dans ses bras, mais Louis reste immobile. Ses yeux, par contre, restent toujours ouverts. Baloo envoie un jeune aller chercher l'infirmière du camp. Elle vient voir Louis, mais ne voit rien d'inquiétant pour sa santé. Elle décide quand même de rester l'observer durant la journée pendant que Baloo va faire des activités avec ses 9 autres jeunes.

Le lendemain matin, Louis ne bouge toujours pas. Il reste immobile et garde les yeux ouverts. Cependant, Baloo remarque qu'un autre enfant commence à être amorphe et ne participe plus aux activités. Il le mentionne à l'infirmière qui décide de le garder à l'œil. Son cas ne s'améliore pas le lendemain et le surlendemain, il ne bouge plus, comme Louis. Baloo commence à se demander s'ils devraient contacter les parents des enfants, mais l'infirmière dit que le séjour vient de commencer et que ce serait dommage qu'ils manquent le reste pour une condition qui pourrait se placer d'elle-même dans les prochains jours.

Au cours de la semaine qui suit, le groupe de Baloo devient de plus en plus amorphe et à la fin de la deuxième semaine de camp, 3 des 10 enfants de son équipe ne bougent plus et 2 autres ne réagissent pas non plus. L'infirmière du camp décide alors d'isoler l'équipe dans leur cabine avec Baloo. Ils aménagent une trappe dans le bas de la porte pour passer de la nourriture

aux campeurs et à Baloo et l'infirmière se charge de leur procurer assez de nourriture et de prendre des nouvelles d'eux chaque matin.

(Vous pouvez à ce moment faire la liste des jours en rajoutant toujours plus de jeunes immobiles et de jeunes amorphes. Les enfants immobiles respirent toujours, ils sont juste figés.)

Un matin, plusieurs jours après avoir barricadé l'équipe, l'infirmière ne reçoit plus de réponses de Baloo. Elle s'inquiète vraiment et ne comprend pas du tout ce qui se passe. Elle décide alors d'aller informer le directeur de tout ce qui s'est passé. Le directeur décide d'envoyer l'infirmière dans la cabine avec les jeunes pour qu'elle prenne soin d'eux et de Baloo et vu qu'elle a été en contact prolongé avec l'équipe avant qu'ils soient mis en quarantaine.

Le directeur prend alors le rôle que l'infirmière avait et glisse de la nourriture en dessous de la porte à tous les repas. L'infirmière essaie de nourrir Baloo et les enfants, mais elle en est incapable. Après deux jours, le directeur ne reçoit plus de nouvelles de l'infirmière. Il continue de passer de la nourriture en dessous de la porte tout le reste de l'été, mais rien ne s'améliore. Il est forcé d'inventer que le groupe s'est perdu en forêt pour expliquer l'absence des jeunes à la fin de l'été.

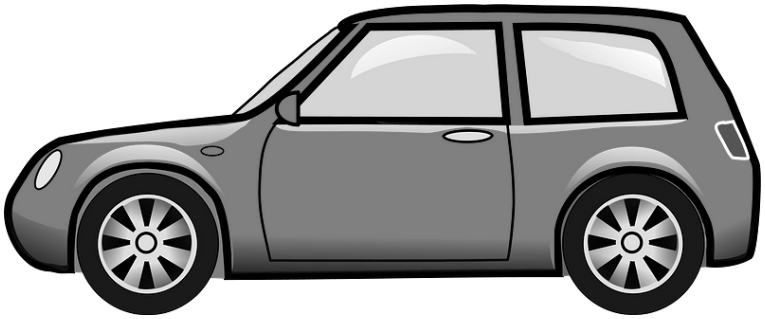
Durant l'hiver, il continue de glisser de la nourriture dans la cabine en espérant un jour entendre une réponse, mais rien n'est dit. Le directeur condamne cette cabine l'été suivant et à la fin de cet été, le camp ferme ses portes. Avec le scandale de l'équipe perdue et le manque de fonds monétaires, le directeur est forcé de tout abandonner.

La cabine resta condamnée pendant plusieurs années et les gens qui se rendaient sur le site du camp Rouge disaient entendre des respirations venir de celle-ci. C'était le seul bâtiment du camp encore intact jusqu'à il y a quelques années. Aujourd'hui, le camp Rouge a été rasé. Il ne reste plus rien, mais les gens qui s'y promènent la nuit disent qu'on entend toujours respirer lorsqu'on ne fait pas de bruit et qu'on écoute attentivement. Ils disent aussi que les respirations semblent se promener autour de la cabine et se rendre jusqu'au lac…

(Le camp Rouge a vraiment existé, mais le nom est celui que nous lui donnons. Nous ne connaissons pas son nom d'origine ou le nom du directeur. L'histoire est connue parce que des notes du directeur ont été retrouvées dans le bâtiment principal et l'histoire a été reconstruite à partir de celles-ci)

Le tueur de Rawdon

Martin et Isabelle étaient deux moniteurs du camp Mariste vers le début des années » 90. Un dimanche d'arrivée, ils arrivaient en soirée parce qu'ils avaient eu un engagement dans la journée. Il commençait à faire noir quand ils se sont rendu compte qu'il commençait à leur manquer d'essence, mais ils se disent qu'ils vont s'arrêter au village. Martin connait son char et est sûr qu'ils vont être corrects. Juste avant d'arriver dans le village, ils entendent à la radio une annonce urgente qui explique qu'un patient de l'asile de Chertsey s'est échappé et serait dangereux. Donc, les habitants doivent rester à l'intérieur et ne pas risquer de sortir. En entendant ça, Isabelle, qui est un peu peureuse, ne veut rien savoir de s'arrêter pour gazer et elle demande à Martin de continuer jusqu'au camp.



Ils décident donc de continuer vers le camp. Ils roulent un bout, mais après une dizaine de minutes, la voiture s'arrête : il n'y a plus de gaz. Isabelle commence à paniquer, mais Martin garde son calme. Il décide de retourner au village à pied aller chercher du gaz. Isabelle HAÏT l'idée, mais Martin réussit à la convaincre que c'est la seule façon de faire et que de toute façon ils ne peuvent pas passer la nuit dans la voiture. Il prend une lampe de poche et part. Isabelle regarde le point de lumière s'éloigner jusqu'à disparaitre dans un tournant.

Elle a peur, le silence se fait oppressant et les bruits de la forêt sont apeurants. Elle décide donc de partir la radio et d'écouter de la musique. Un bruit étrange commence à se faire entendre : TOC! iiiiiiiiiii TOC! iiiiiiiiii Isabelle n'aime pas ça et regarde par les fenêtres de la voiture, ne voit rien et décide de barrer toutes les portes et les fenêtres et de monter le volume de la radio.

Quelques minutes plus tard, le son recommence *(on peut le faire en frappant deux bâtons de bois ensemble et en imitant un grincement strident)*. Isabelle remonte le volume de la radio et s'inquiète de plus en plus, Martin est parti depuis trop longtemps, ce n'est pas normal, où est-il? Le bruit continue, Isabelle se bouche les oreilles, mais elle entend toujours le bruit. On dirait que c'est dans sa tête. Elle monte le volume de la radio au maximum et commence à pleurer de peur.

Après quelques minutes ou quelques heures, Isabelle n'est pas sure, elle entend une voiture se rapprocher derrière elle. Elle se retourne pour voir un véhicule de

police et entend dans un hautparleur : « Madame, restez calme. À mon signal, vous allez sortir de votre véhicule et courir jusqu'à moi sans vous retourner pour vous embarrer dans ma voiture. » *Quelques longues secondes de silence.*
« GO!! »

Isabelle sort de la voiture et cour. Elle court en entendant toujours le bruit strident. À la dernière seconde, elle ne peut se retenir et se retourne pour voir sur le dessus de la voiture un homme en camisole de force (straight jacket) qui tient dans sa main la tête (et juste la tête) de Martin. Il fait cogner ses dents contre la carrosserie de la voiture et les fait grincer ce qui produit l'horrible son.

Isabelle entre dans la voiture de police et se met à pleurer à chaudes larmes. Elle entend le policier tirer un coup de fusil et se cache le visage dans ses mains. Elle écoute et après un temps, la fusillade s'arrête. Lentement, elle lève la tête et s'essuie les yeux, mais ne voit plus personne autour de la voiture, plus de policier ni d'homme en camisole de force. Elle attend en silence en cherchant autour de la voiture par la fenêtre en espérant voir le policier revenir. Tout à coup TOC iiiiiiiiii TOC iiiiiiiiii

Isabelle ouvre la porte de la voiture et se met à courir vers la forêt sans jamais se retourner. C'est la dernière chose qu'on sait d'elle, de Martin ou du tueur de Rawdon.

(On connait l'histoire des détails des habitants de Rawdon qui ont vu la voiture de Martin passer, qui ont vu Martin passer à pied, mais pas revenir, des traces de dents sur la voiture de Martin et du policier et des quelques détails que le policier avait informés ses collègues avant de ne plus répondre et de disparaitre.)

Les aventures de Jean : La fille dans la chambre

Jean est un homme d'affaires qui doit souvent voyager pour son travail. Vu qu'il doit souvent rester dormir quelque part et qu'il n'a pas énormément d'argent, il finit souvent par se réserver une chambre dans des motels un peu louches.

Cette fois-ci, Jean trouve une petite auberge qui a l'air pas si pire que ça. La bâtisse est bien entretenue et l'intérieur est propre. Ça fait son affaire parce qu'il doit rester là trois nuits. Il va voir le gars à la réception et lui demande pour la clé de sa chambre. Le gars lui donne et dit :

« Tiens ta clé, ta chambre est au bout du corridor au deuxième étage. On a trois règlements ici : pas de bruit après 11 h, pas de bouffe dans le hall d'entrée et ne regarde pas dans la chambre numéro 2. »

Jean est ben intrigué par la dernière règle, il ne comprend pas pourquoi la chambre 2 spécifiquement. Mais bon, il prend sa clé et s'en va dans sa chambre, passant devant la chambre 2. En passant, il essaie de voir s'il y a quelque chose de spécial avec la porte, mais rien.

Le lendemain matin, en quittant l'auberge, il passe encore devant la chambre 2. Vu qu'il n'y a personne d'autre dans le corridor, il prend une chance et colle son oreille sur la porte. Il n'entend rien.

Le soir en rentrant, il refait la même chose. Toujours pas de bruit. Il essaie donc de regarder par le trou de la serrure. L'auberge est un peu vieille et leurs clés aussi. Leurs portes ont des trous de serrures. Jean essaie donc de regarder dans le trou de la porte 2. Au début, il ne voit rien de spécial. La chambre ressemble à la sienne et probablement à toutes les autres de l'auberge. Après quelques secondes, il voit une personne assise sur le lit, dos à la porte. Ça a l'air d'être une jeune fille. Elle a les cheveux longs et ne bouge pas. Jean la regarde pendant quelques secondes et finit par s'en aller dans sa chambre, vu que rien ne change.

Le lendemain matin, en passant devant la chambre 2, Jean regarde encore dans le trou de la serrure. La fille est encore assise sur le lit sans bouger. Jean trouve ça bizarre et ne comprend pas ce qu'elle fait.

En revenant le soir, Jean regarde encore. Toujours la même chose. Cette fois-ci, il regarde pendant deux minutes complètes. La fille ne bouge pas, ne tourne pas la tête, n'a même pas l'air de respirer. Elle est complètement immobile.

Jean va se coucher pour sa dernière nuit à l'auberge, toujours pas sûr de ce qui se passe avec la fille de la chambre 2.

Le lendemain matin, il passe pour la dernière fois devant la porte et encore une fois il regarde. Cette fois-ci, il ne voit rien, que du rouge. Il se dit « Bon, quelqu'un m'a vu et ils ont décidé de mettre une feuille de l'autre côté de la porte. Je n'aurais peut-être pas dû regarder dans la chambre, c'était impoli après tout. »

Jean descend à la réception remettre sa clé et en profite pour dire au gars :

« Je ne peux pas m'empêcher de te demander pourquoi il ne fallait pas regarder dans la chambre 2. »

« Tu as regardé? »

« Oui. »

« La fille qui reste là, c'est la fille de l'ancien propriétaire. Elle ne parle pas, ne mange presque pas et ne bouge pas. Elle est assez bizarre, mais le plus étrange c'est que ses yeux n'ont pas de pupilles, ils sont tout rouge. »

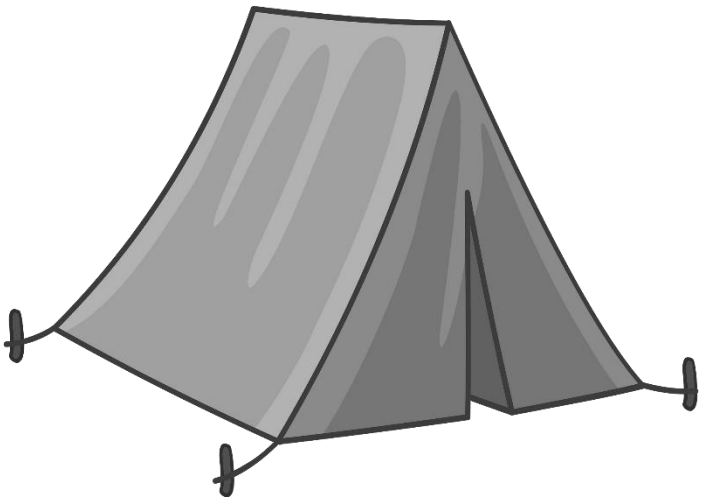
Les aventures de Jean : Le cadre

Jean est un homme d'affaires qui doit souvent voyager pour son travail. Vu qu'il doit souvent rester dormir quelque part et qu'il n'a pas énormément d'argent, il finit souvent par se réserver une chambre dans des motels un peu louches.

Cette fois-ci, Jean doit se trouver un motel tard le soir. Il a eu une grosse journée et est super fatigué. Il finit par trouver un petit motel avec quelques chambres encore libres. Sans poser plus de questions qu'il le faut, il prend les clés et rentre dans la chambre. Il est tellement fatigué qu'il n'allume pas la lumière et a à peine l'énergie pour se changer avant de se coucher. En s'endormant, il voit sur le mur face au lit un cadre un peu bizarre. On dirait qu'il y a trois silhouettes blanches avec deux trous noirs, comme si c'était des yeux. C'est inconfortable, mais Jean est tellement fatigué qu'il s'endort quand même. Et de toute façon, il sait que les motels ont souvent ce genre de tableau là.

Le lendemain matin, Jean se réveille, s'habille, ramasse ses choses et se prépare à partir quand il remarque que le cadre a changé. Il regarde de plus proche et réalise que ce n'est pas une peinture du tout, c'est une fenêtre.

Soleil



Soleil était une monitrice au camp il y a quelques années. Ça faisait déjà quelques années qu'elle travaillait ici. Soleil était monitrice des petits, mais son copain Gazon était moniteur de camping. Ça fait qu'ils ne se voyaient pas ben ben souvent. Un soir, Soleil a décidé de se rendre au camping pour faire une surprise à Gazon. Elle part du camp avec sa lampe de poche et prend le chemin du camping. Il faut se souvenir qu'à ce moment-là, le camping n'avait pas de chemin aussi praticable que maintenant. C'était un sentier qui se faisait seulement à pied avec des côtes, des tournants et tout. Soleil le connaissait bien, ça lui prenait juste 10-15 minutes se rendre au camping.

Donc, elle part avec sa lampe de poche, se disant qu'elle reviendrait bien avant le couvre-feu pis qu'il n'y aurait aucun problème. Elle commence à marcher, lampe de poche allumée, tout va bien. C'est un peu difficile, parce que le sentier est bouetteux vu qu'il a plu durant la journée. Après un peu plus que 5 minutes à marcher dans la forêt, noir. La lampe de poche de Soleil s'est éteinte. Soleil essaie de la rallumer, la shake, la tape, change les batteries de bord, rien à faire, sa lampe de poche est morte. Là, Soleil se dit : ce n'est pas grave, je connais assez le chemin, je continue pareil. Elle voulait vraiment voir Gazon!

Elle continue de marcher dans le noir, un peu à tâtons parce que c'était la nouvelle lune ce soir-là, pis on ne voyait rien du tout. Après 10 minutes, Soleil n'est toujours pas arrivée au camping. Elle cherche encore un peu son chemin dans le bois, mais elle est sure qu'elle est sur le bon sentier, pis de toute façon, c'est sûr qu'elle est plus proche du camping à ce point-là que du camp. Ça fait qu'elle décide de continuer pis après 2-3 minutes, elle commence à voir le lac entre les arbres. Là, c'est sûr qu'elle est proche! Elle continue, elle continue…

L'affaire c'est qu'au camp, personne ne savait que Soleil était partie. Elle ne l'avait dit à personne donc ils pensaient qu'elle était allée se coucher tôt, comme elle faisait parfois. Le lendemain matin, quand ils sont allés déjeuner, ils ont bien vu qu'elle n'était pas là. Là, ils se sont dit « elle doit être allée voir Gazon au camping, pis elle était trop fatiguée pour revenir, elle va revenir pour le rassemblement ». Après le rassemblement, Soleil n'est toujours pas là. Un

coordo voit Gazon revenir avec les jeunes pis va le voir, lui demande s'il a vu Soleil. Gazon, ben surpris de la question, lui dit que non, la dernière fois qu'il l'a vue, c'était au diner hier.

La panique part. On cherche partout dans le camp, dans son dortoir, dans la cafétéria, aux toilettes, ils cherchent, ils cherchent, ils cherchent, mais ne trouvent rien. Ça fait que là, ils commencent à chercher dans la forêt. La croix, le cap, le vieux tir à l'arc l'autre bord du lac. Il y a des monits un peu partout. Il y a deux monits, entre autres, qui partent pour le camping. Sur le chemin, bon ils voient les traces de pas de la veille, hein, c'était bouetteux, mais ce qui attire leur attention c'est qu'à un moment donné, il y a une paire de trace qui sort du sentier pis qui pique dans la forêt. Ça fait que là, ils la suivent ben entendu. Ça n'a pas trop de sens où les traces s'en vont, mais ils suivent. Après une quinzaine de minutes, les traces arrivent à une petite falaise pis s'arrêtent là. En bas de la falaise, c'est le lac. Ils ne voient rien dans l'eau donc ils décident de retourner au camp dire ce qu'ils ont trouvé.

Éventuellement, la sécurité du Québec s'en mêle, fouille le lac, cherche les berges, ne trouve rien. Ils ont cherché Soleil pendant des jours et des semaines sans jamais rien trouvé. Pis ce qui est bizarre, c'est que les jeunes qui étaient au camping ce soir-là jurent qu'ils ont entendu quelque chose de gros tomber dans l'eau. Gazon pis l'autre monit disent qu'ils n'ont rien entendu par contre.

Depuis ce temps-là, les jeunes au camping se réveillent parfois dans la nuit, surtout les nuits de nouvelle lune, disant qu'ils ont entendu quelqu'un marcher proche de leurs tentes. Certains disent qu'ils ont entendu quelqu'un appeler « Gazon! Gazon! » et quelques-uns auraient même vu une fille, dégoulinant d'eau se promener sur et autour du lac en appelant quelqu'un…

Légendes drôles

La légende de la clinique

Il y a quelques années, après une grosse semaine au camp, tous les moniteurs étaient retournés chez eux, sauf Sirène, la préposée aux premiers soins. Elle avait demandé de rester pour la fin de semaine, vu qu'il y avait des travaux chez elle. Elle dormait dans la clinique, comme d'habitude donc elle se faisait à manger dans la cuisine de l'administration. Elle s'était fait des pâtes au poulet et les ramenait dans la clinique pour les manger en écoutant un film. Elle s'installe, part le film et va pour prendre une bouchée, quand le téléphone sonne. Sirène est un peu surprise, mais répond.

« Allo? »

« Je suis la petite fille au doigt de sang. J'arrive dans une heure. » *(À dire d'une voix lugubre)*

Ça raccroche. Sirène trouve ça bizarre, mais elle ne sait pas trop quoi faire, donc elle repart son film et commence à manger. Un peu plus tard, Sirène finit de manger et va faire sa vaisselle. De la cuisine, elle entend le téléphone de la clinique sonner. Elle court pour décrocher :

« Allo? »

« Je suis la petite fille au doigt de sang. J'arrive dans une demi-heure. »

« Qui parle? » mais ça a déjà raccroché.

Sirène ne trouve pas ça drôle et en retournant finir sa vaisselle, vérifie que les portes de l'administration sont barrées. Elle finit sa vaisselle et retourne continuer son film quand le téléphone sonne :

« C'est qui? »

« Je suis la petite fille au doigt de sang. J'arrive dans vingt minutes. »

Clic! Raccroché. Encore une fois, Sirène ignore l'appel. C'est surement des enfants en chalet qui se font du fun. Elle finit son film et commence à se préparer à se coucher quand DRING!

« Allo? »

« Je suis la petite fille au doigt de sang. J'arrive dans dix minutes. »

Ça raccroche. Sirène trouve ça niaiseux. C'est dérangeant, mais ça ne l'inquiète pas. Elle se couche et commence à s'endormir quand DRING!

« Quoi?? »

« Je suis la petite fille au doigt de sang. Je suis dans le stationnement. »

Clic! Sirène réalise qu'elle est toute seule, pratiquement au milieu de nulle part. Elle se lève rapidement et vérifie que les portes de la clinique sont barrées. Elle attend…

DRING! Elle décroche :

« Je suis la petite fille au doigt de sang. Je suis dans la cour. »

Clic! Le cœur de Sirène se met à battre de plus en plus vite. La fille est sur le camp. Badoum, badoum, badoum. DRING!

« Je suis la petite fille au doigt de sang. Je suis devant les balançoires. Je suis la petite fille au doigt de sang. Je suis devant la clinique. Je suis la petite fille au doigt de sang. Je suis devant ta porte… »

TOC TOC TOC

« Je suis la petite fille au doigt de sang. Je suis devant ta porte… »

TOC TOC TOC

« JE SUIS LA PETITE FILLE AU DOIGT DE SANG. JE SUIS DEVANT TA PORTE! »

TOC TOC TOC

Sirène a tellement peur, mais elle ne sait pas quoi faire. Elle va pour ouvrir la porte quand elle s'ouvre toute seule!

« Je suis la petite fille au doigt de sang. Avez-vous un plaster? »

La légende du gorille

(par Basmati et Papyruss)

Une année, pour sa fête, les parents de Jean lui donnent une grande maison, une maison à dix étages! La seule règle que ses parents lui donnent, c'est de ne pas aller au sous-sol. C'est ben correct, Jean a dix autres étages où vivre et s'amuser! Jean entre dans la maison et voit qu'au premier étage il y a plein de vêtements. Il y a des pantalons, des chandails, des souliers, des jupes, des bas, des manteaux, des salopettes, des camisoles, des chapeaux, toutes sortes de vêtements. Jean passe des heures à changer ses vêtements, se costumer, essayer de nouveaux styles, etc. Un moment donné, il se tanne et monte au deuxième étage.

Au deuxième étage, Jean trouve plein de nourriture. Plein de montagnes de nourriture : du spaghetti, du Jell-o, des burgers, des sushis, du poulet, du pâté chinois, des fromages, des pommes, des salades, des grilled-cheese, des bananes, toutes sortes de nourriture. Jean décide de gouter à tout! Il mange du spag, des fruits, du chocolat, de la soupe, des bonbons jusqu'à ce qu'il ait mal au ventre. Puis il décide de monter au troisième étage.

Au troisième étage, il y a juste des livres. Des livres bleus, des livres rouges, des grands, des petits, des minces, des épais, des drôles, des sérieux, des piles et des piles de livres. Jean commence à en lire un, le finit. En lit un deuxième, un troisième, un autre et un autre et un autre, jusqu'à ce qu'il se tanne. Il monte au quatrième étage.

(À chaque étage, l'histoire se répète. Il y a plein de XYZ. Jean explore/essaie tout ce qu'il y a à l'étage. Voici des exemples de ce que Jean peut trouver dans l'immeuble : des crayons, des lits, des portes, des jeux vidéos, des animaux, des arbres, de l'équipement de sport, des instruments de musique, etc. Plus c'est absurde ou loufoque, mieux c'est.)

Après 4-5 ans à vivre dans sa maison et à avoir exploré tous les étages, joué avec tous les jeux, lu tous les livres, mangé toute la bouffe, Jean commence à se demander ce qu'il pourrait bien y avoir au sous-sol. Ça fait qu'un bon jour, notre Jean décide de descendre. Il prend l'ascenseur et descend jusqu'au sous-sol. Ding! Les portes s'ouvrent. La pièce est sombre, Jean ne voit presque rien, juste des yeux rouges qui le regardent. Jean entend boum, boum, boum, quelque

chose courir vers lui. Jean vire de bord et court vers l'ascenseur pour s'enfuir. Jean a juste le temps de voir l'immense gorille qui lui courait après avant que les portes se ferment. Jean monte au premier étage. Ding! Les portes s'ouvrent.

C'est l'étage plein de vêtements. Jean souffle un peu quand derrière lui, Ding! Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et le gorille se met à poursuivre Jean! Jean court entre les piles de vêtements, essaye de se cacher derrière les meubles, mais le gorille le rattrape. Jean court, court, court. Il sprint vers l'ascenseur et appuie sur le bouton pour monter. Mais le gorille gagne du terrain. Il se rapproche vite, vraiment vite. Ding! Jean saute dans l'ascenseur juste avant que le gorille l'attrape.

L'ascenseur monte au deuxième étage et les portes s'ouvrent, Jean sort sur l'étage rempli de nourriture. Jean essaie de courir à travers la nourriture, de trouver une sortie, mais c'est difficile. Il avance lentement et là Ding! Le gorille sort de l'ascenseur. Jean court plus vite, il nage dans le Jell-o de toutes ses forces et voit un autre ascenseur. Il sprint vers l'ascenseur et saute dedans en même temps qu'il entend le gorille hurler derrière lui. Il a juste le temps de voir le gorille sortir du Jell-o avant que les portes se ferment.

L'ascenseur monte un autre étage, pas plus haut. Ding! Jean court, mais s'enfarge dans une pile de livres et il se coupe la jambe avec une page. Il continue pareil, vite, plus vite, Ding! Le gorille sort. Il vient rouge de colère, parce qu'il hait les livres, le gorille. Le gorille court en frappant dans les livres, il fait tomber les piles de livres, Bang! Boom! Jean court en rond, essaie d'étourdir le gorille, mais ça ne fonctionne pas. Bang! Boom! BADABOUM! Le gorille fait tomber une montagne de livres et Jean voit l'autre ascenseur qui était caché derrière. Il s'élance, saute par-dessus les livres, en lance un par-dessus son épaule Zoom! Un autre, Zoom! Paf! Le gorille le reçoit en pleine face! Jean saute dans l'ascenseur et appui sur le bouton.

L'ascenseur monte au quatrième étage. Ding! …

(Encore une fois, l'histoire se répète. Jean monte à tous les étages, le gorille le poursuit. C'est au dixième étage que l'histoire prend fin!)

L'ascenseur arrive au dixième étage. Ding! Jean est essoufflé, il est épuisé, mais il sort de l'ascenseur en courant quand même. Au dixième étage, il y a… rien! Une énorme salle vide et nulle part où se cacher! Ding! Le gorille sort de l'ascenseur et se met à courir après Jean. Jean s'élance dans un grand cercle et ils courent et courent, mais Jean est épuisé et le gorille le rattrape. Il est à dix mètres derrière Jean, cinq mètres, trois, deux, un! Mais Jean reprend de la force, il recommence à courir, le gorille perd de la vitesse, Jean court, court, court, et

Bam! Tombe en pleine face! Le gorille se met à rire. Jean a juste le temps de se relever quand le gorille le rattrape et :

« Touché! C'est toi la tag! »

(Si vous voulez faire durer l'histoire encore plus longtemps, il peut y avoir plus d'étages ou Jean peut redescendre.

Aussi, faites participer les jeunes quand vous racontez l'histoire. Ils peuvent vous donner des idées et des exemples de ce que Jean trouve sur chaque étage!

C'est une légende pour combler du temps et s'amuser avec les jeunes, ça fait que, amusez-vous!)

Note de Basmati : le neuvième étage est habituellement l'étage des toilettes. Jean essaie d'y faire un gros caca vu qu'il a beaucoup mangé.

La légende du Patachlak

C'est l'histoire de Jean. Jean n'avait pas de job. Un bon matin, il voit une annonce dans le journal : « À la recherche de chasseur de Patachlak. Doit être rusé et prêt à se déplacer. » Jean appelle tout de suite et le gars qui lui répond lui dit : « Tu es chanceux, on a justement un Patachlak qui vient d'être vu dans le coin de New York. »

Ça fait que Jean part pour New York à la recherche du Patachlak. Cherche le Patachlak, trouve le Patachlak, met le Patachlak dans un sac et le ferme avec un nœud. *(Imite les étapes du mieux que tu peux en même temps de raconter l'histoire!)*

Jean met le sac dans ses bagages et va voir son boss. Au bureau, il sort le sac, défait le nœud, regarde dedans : pas de Patachlak.

« Ben là Jean, y'est où le Patachlak? »

« Y'était dedans boss, je te le jure! »

« Bon, ça arrive pis c'est ta première fois. Essaie-toi ailleurs. Il aurait un Patachlak à Paris! »

Ça fait que Jean part pour Paris à la recherche du Patachlak. Cherche le Patachlak, trouve le Patachlak, met le Patachlak dans un sac et le ferme avec un nœud. Mais cette fois-ci, pour être sûr de ne pas perdre le Patachlak, il met le sac dans un autre sac et le ferme avec un nœud, met le gros sac dans ses bagages et retourne voir son boss. Au bureau, il sort le gros sac, défait le nœud, sort l'autre sac, défait l'autre nœud, regarde dedans : pas de Patachlak.

« Jean, Jean, Jean… Je comprends que t'es nouveau, mais c'est décevant là. »

« Je te jure boss, je l'avais attrapé! Donne-moi une autre chance, j'ai une idée! »

« Ok, il y a un Patachlak à Hong Kong. Bonne chance! »

Ça fait que Jean part pour Hong Kong à la recherche du Patachlak. Cherche le Patachlak, trouve le Patachlak, met le Patachlak dans un sac, le ferme avec un nœud, met le sac dans un autre sac, le ferme avec un nœud, met le sac dans un coffre, barre le coffre, met le coffre dans ses bagages et retourne voir son boss. Au bureau, il sort le coffre, débarre le coffre, sort le gros sac, défait le nœud, sort l'autre sac, défait l'autre nœud, regarde dedans : pas de Patachlak.

« Ben voyons, Jean! C'est sûr que tu me niaises! Ça fait trois fois que tu pars chasser le Patachlak, pis tu n'as rien rapporté encore! Là, je t'envoie à Sydney. Pense à tes affaires comme il faut avant! »

Ça fait que Jean part pour Sydney à la recherche du Patachlak. Cherche le Patachlak, trouve le Patachlak, met le Patachlak dans un sac, le ferme avec un nœud, met le sac dans un autre sac, le ferme avec un nœud, met le sac dans un coffre, barre le coffre, met la clé du coffre dans un autre petit coffre, barre le coffre, envoie la deuxième clé par la poste à son boss, met les coffres dans ses bagages et retourne voir son boss. Au bureau, il trouve la clé dans le courrier de son boss, débarre le petit coffre, sort la clé, sort le coffre, débarre le coffre, sort le gros sac, défait le nœud, sort l'autre sac, défait l'autre nœud, regarde dedans : pas de Patachlak.

« Jean, c'est ta DERNIÈRE chance. Si tu ne me ramènes pas un Patachlak cette fois-ci, tu es renvoyé. Je t'envoie à Alexandrie. »

Ça fait que Jean part pour Alexandrie à la recherche du Patachlak. Cherche le Patachlak, trouve le Patachlak, met le Patachlak dans un sac, le ferme avec un nœud, met le sac dans un autre sac, le ferme avec un nœud, met le sac dans un coffre, barre le coffre, met la clé du coffre dans un autre petit coffre, barre le coffre, envoie la deuxième clé par la poste à son boss, pis enterre les deux coffres. Pis là, il appelle son boss : « Boss, j'ai un Patachlak! Je t'ai envoyé une clé par la poste. Apporte là avec toi pis vient me rejoindre à Alexandrie. Je veux être sûr que le Patachlak ne s'enfuît pas cette fois-ci! » Son boss arrive avec la clé. Jean déterre les coffres, sort le petit coffre, prend la clé de son boss, débarre le petit coffre, sort la clé du gros coffre, sort le gros coffre, débarre le coffre, sort le gros sac, défait le nœud, sort l'autre sac, défait l'autre nœud, regarde dedans : pas de Patachlak.

« Jean, tu m'as assez niaisé. C'est terminé, rentre chez toi. »

Jean rentre chez lui, ben découragé d'avoir perdu sa job. En arrivant, il décide de prendre une douche parce qu'il est encore sale d'avoir creusé. Rentre dans la salle de bain, prépare ses affaires, sort une serviette, ouvre le robinet de la douche, pis qu'est-ce que vous pensez qui sort de la douche?

(Les jeunes vont dire : « un Patachlak! »)

Ben non, de l'eau!

Histoires du camp

Azarias

Il y a vraiment longtemps, avant que le camp existe, il y avait un géant qui vivait ici. Il s'appelait Azarias. Azarias était un géant solitaire, qui aimait être tranquille. Il habitait dans sa maison, là où il y a la cour maintenant, s'occupait de son jardin, qui était où la place de rassemblement, et faisait du canot sur le lac. Mais son activité préférée c'était la randonnée. Il adorait marcher en forêt, écouter les bruits de la nature, admirer le paysage, écouter les oiseaux, tout ça.

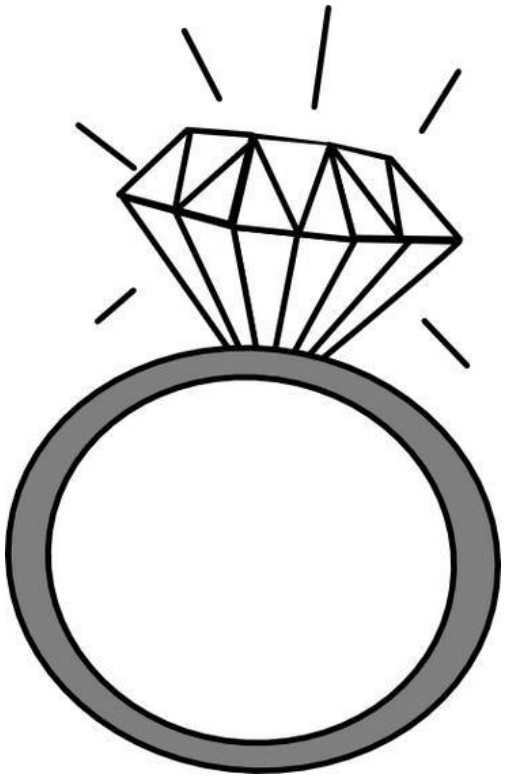
Azarias avait un cousin qui vivait dans un village à quelques jours d'ici. Le cousin d'Azarias l'invitait souvent à venir le visiter, pour aller magasiner, visiter des amis, voir un spectacle, mais Azarias refusait toujours. Un bon jour, Azarias reçoit une autre lettre de son cousin. Cette fois-ci, son cousin l'invite à un club de randonnée. Azarias est curieux et se dit pourquoi pas. Il répond à son cousin, disant qu'il va venir avec plaisir!

Le jour du départ venu, il se fait un petit baluchon, ben un gros baluchon pour nous, et part. Il marche pendant quelques jours avant d'arriver au village. Son cousin est ben heureux de le voir et les deux, ensemble, vont au club de randonnée. Azarias adore ça! Mais ce qu'il aime le plus, c'est parler avec des gens qui ont les mêmes passions que lui. Pendant la semaine durant laquelle Azarias reste chez son cousin, il se fait une amie, Marie. Azarias et Marie se voient presque tous les jours. Ils s'entendent tellement bien qu'Azarias décide de rester une semaine de plus chez son cousin et tous les jours, il va faire une randonnée avec Marie, ou ils vont au marché, ou prendre un thé. Après deux semaines par contre, Azarias doit rentrer chez lui. Il dit au revoir à son cousin et à Marie et repart.

Pendant les mois suivants, Azarias et Marie s'écrivent souvent. Ils parlent de tout et de rien. Azarias parle de sa maison et Marie de son jardin dans le village. Après quelques mois, Azarias veut vraiment revoir Marie. Donc, dans sa lettre, il l'invite à venir le visiter pendant une semaine. Marie accepte tout de suite! Pendant la semaine, ils jardinent, font du canot, du tir à l'arc, de la randonnée. Tout! C'est tellement le fun que Marie décide de rester une autre semaine, et une autre, et un mois de plus, et un autre. Après quelques mois, Marie doit retourner chez elle pour deux mois. Azarias est très triste. Après qu'elle soit partie, Azarias réalise qu'il n'aime pas Marie juste comme une amie, mais comme une amoureuse. Donc, il décide de lui faire une surprise et de la demander en mariage. Pour lui demander par contre, il veut avoir une bague. Mais une bague de géant, c'est vraiment gros! Ça prend beaucoup d'or et un gros diamant. Et Azarias veut la meilleure bague pour Marie. Il décide donc d'aller chercher de l'or chez les nains. Les nains vivaient dans une montagne loin d'ici. Donc, Azarias

prépare son baluchon et se met à marcher. Il marche, marche, marche et après dix jours de marche, arrive chez les nains. Il leur demande : « Est-ce que je pourrais avoir de l'or s'il vous plait? » Les nains répondent « Oui, mais à une condition! » Il doit les aider à déboucher un tunnel qui s'est effondré. Azarias, vu qu'il est très grand, a de grandes mains et peut donc creuser très vite. Il creuse pendant juste quelques heures et le tunnel est débouché! Les nains lui donnent de l'or et Azarias repart.

Il s'en va chez les fées pour aller chercher un diamant. Les fées sont connues pour avoir la plus grosse collection de diamants à ce moment-là. Azarias marche, marche, marche, pendant 15 jours avant d'arriver chez les fées. Il leur demande : « Est-ce que je pourrais avoir un gros diamant s'il vous plait? » Les fées répondent « Oui, mais à une condition! » Azarias doit les aider à replanter leurs arbres à fruits qui sont tombés pendant une tempête. Les fées, qui adorent les fruits, ne sont pas assez fortes pour le faire. Azarias, grand et fort comme il est, a besoin de seulement quelques heures pour replanter les pommiers, les bananiers, les cerisiers, les orangers et les poiriers des fées. Les fées lui donnent donc leur plus gros diamant, le remercie et Azarias repart.



Il s'en va chez les gobelins, qui sont connus pour être d'excellents joaillers, des fabricants de bijoux. Azarias marche pendant des jours et des jours, 20 jours au total avant d'arriver dans le village des gobelins. Il leur demande : « Est-ce que vous pourriez me fabriquer une bague géante avec cet or et ce diamant? » Les gobelins répondent « Oui, à une condition! » Azarias doit les aider à rallumer leurs feux de forge. Avec ses grands poumons, Azarias est capable d'allumer tous les feux des gobelins, plus gros que les gobelins ne les ont jamais vus! Avec des feux comme ça, les gobelins n'ont pas de misère à fabriquer la bague pour Azarias. Ils lui donnent la bague toute faite et Azarias repart pour sa maison.

Ça lui prend une dizaine de jours revenir, ce qui veut dire qu'il lui reste à peine une semaine pour finir de préparer sa surprise pour Marie! Il travaille d'acharne pied tous les jours jusqu'au jour où Marie revient. Dès qu'il la voit, il court lui faire un gros câlin et lui dit : « J'ai une surprise pour toi! J'ai créé un nouveau sentier pour faire une randonnée! » Marie est très intriguée et ils partent les deux. Ils

marchent et marchent jusqu'à ce qu'ils arrivent sur une grosse roche d'où ils peuvent voir tout le site de la maison d'Azarias. Marie est vraiment impressionnée et se tourne vers Azarias. Azarias se penche pour se mettre à genou et sort la géante bague de sa poche, mais il s'enfarge dans une racine et échappe la bague! Elle roule et roule et roule jusqu'à ce qu'elle tombe PLOUF! dans le lac! Azarias se tourne vers Marie et lui dit « Attends ici, je vais aller la chercher! » Il prend un grand souffle de géant et plonge dans le lac! Il cherche dans le fond du lac, mais ne trouve rien. Après plusieurs heures, il remonte prendre son souffle et replonge.

Marie, elle, elle attend encore. Ça fait tellement longtemps qu'elle attend qu'elle s'est transformée en statue. On la voit en haut du cap Azarias! Azarias cherche encore la bague. Si vous voyez des bulles dans le lac, c'est probablement lui qui respire. Et si vous voyez quelque chose qui brille, c'est peut-être la bague! Dites-le-nous et on le dira à Azarias quand il remontera prendre son souffle!

GEBRA

(La légende de Gebra s'est perdue au fil des années. Elle n'existe donc plus dans sa forme originale. Tout ce que nous savons, c'est que Gebra est une sangsue géante qui habite dans le Morgan. Elle est gentille avec les campeurs et les moniteurs du camp par contre. Est-ce qu'elle l'a toujours été? Est-ce qu'elle s'entend bien avec Peanut? On ne le sait plus… MAIS! La beauté des légendes de camp, c'est qu'on peut les faire renaitre! Jusqu'au jour où la légende originale de Gebra refera son chemin vers le camp, c'est à vous d'inventer son origine, sa personnalité et son activité préférée!)

Le champ de patates

Il y a très très longtemps, un garçon nommé Frédérick habitait avec sa famille dans un vaste champ de patates. Il mangeait une variété de mets à base de patates (comme des tartes aux patates, des salades de patates, des burgers de patates, des beignes aux patates et du yogourt aux patates) et jouait tous les jours dans le champ. Ses parents lui interdisaient d'aller plus loin que ce champ. Un jour, tanné de manger des patates, il décida de s'aventurer plus loin. Il se prépara un baluchon de patates et de gâteau aux patates et se mit à marcher.

Après quelques heures de marche, il aperçut une maison décrépite et une vieille et énorme femme en sortie. Frédérick était fatigué et avait déjà mangé toutes ses patates. Il avait faim. La grande dame lui dit : « Veux-tu un bonbon aux patates? » Frédérick avait tellement faim qu'il ne dit même pas merci et prit le bonbon et l'engloutit d'un trait. La sorcière éclata aux éclats : « HIHIHIHI!! Je t'ai bien eu! Mon bonbon magique t'oblige maintenant à me rendre un service! »

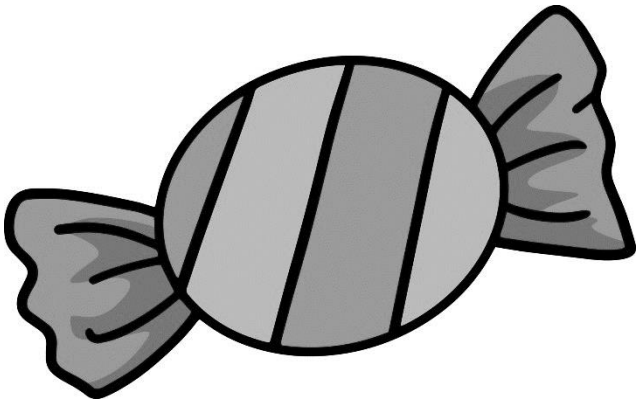
Frédérick se demande alors ce que la sorcière peut bien vouloir lui demander comme service.

« Tu auras une journée pour me creuser un bain géant. »

« D'accord, est-ce que je peux avoir une pelle s'il vous plait? »

« Non, non, non! Tu n'auras droit qu'à cette cuillère! »

Frédérick, bien découragé, commence à creuser. Il creuse et il creuse et il creuse, mais le trou ne sera jamais assez grand pour le bain de la géante. Il commence à avoir faim et à être fatigué. Après plusieurs heures à creuser sans arrêt, la nuit tombe et Frédérick se décourage. Il commence à pleurer doucement. Les larmes roulent sur ses joues et lorsqu'une d'elles tombe au sol, POUF! un lutin apparait devant Frédérick. Frédérick est trop triste pour s'en rendre compte et continue de pleurer. POUF! POUF! POUF! Plusieurs lutins apparaissent autour de Frédérick, et le voient pleurer. Les centaines de lutins décident d'aider Frédérick pour le consoler et commencent à creuser le bain de la géante. Frédérick, épuisé de sa journée, s'endort en pleurant. Les lutins passent la nuit entière à creuser et au matin, quand Frédérick se



réveille, ils ont disparu et le bain de la géante est creusé.

La sorcière sort de sa maison et va voir Frédérick :

« Tu as réussi. Je ne pensais pas que tu serais capable. Après une journée entière à creuser, tu dois avoir faim. Veux-tu un bonbon aux patates? »

Frédérick a tellement faim qu'il s'empresse de prendre le bonbon aux patates et l'avale d'un coup.

« HIHIHIHI! Je t'ai bien eu! Tu dois maintenant me rendre un service! »

« Qu'est-ce que je vais devoir faire maintenant? » Frédérick est découragé…

« Tu auras une journée pour remplir mon bain. Je ne peux pas l'utiliser s'il est vide! »

« Est-ce que je peux avoir une chaudière au moins? »

« Non, non, non! Tu n'auras droit qu'à ce compte-goutte! C'est un compte-goutte magique qui se remplit toujours, mais qui ne contient qu'une seule goutte d'eau à la fois. Hihihi! »

Frédérick prend le compte-goutte et va vers le bain géant. Il commence à le remplir. Une goutte, deux gouttes, trois gouttes, quatre gouttes. À chaque fois qu'une goutte tombe au fond du trou, elle est absorbée par le sol. Frédérick travaille pendant 12 heures et a à peine rempli le fond du trou géant. Il commence à avoir faim et à être fatigué. Quand la nuit tombe, Frédérick, commence à pleurer. Les larmes roulent sur ses joues et lorsqu'une d'elles tombe au sol, POUF! un lutin apparait devant Frédérick. Frédérick est trop triste pour s'en rendre compte et continue de pleurer. POUF! POUF! POUF! Plusieurs lutins apparaissent autour de Frédérick, et le voient pleurer. Les centaines de lutins décident d'aider Frédérick pour le consoler et commencent à remplir le lac avec leurs petites chaudières de lutin. Mais après trois heures, le lac est à peine rempli et ils commencent à se décourager aussi. Un premier lutin commence à pleurer, puis un deuxième, puis un troisième, puis tous les lutins pleurent avec Frédérick. Ils pleurent tellement et tellement longtemps que le lendemain matin, le lac est rempli.

La sorcière sort de sa maison et dit :

« Tu as réussi. Je ne pensais pas que tu serais capable. Après une journée entière à travailler, tu dois avoir faim. Veux-tu un bonbon aux patates? »

Frédérick a tellement faim qu'il prend le bonbon aux patates et l'avale d'un coup.

« HIHIHIHI! Je t'ai bien eu! Tu dois maintenant me rendre un service! »

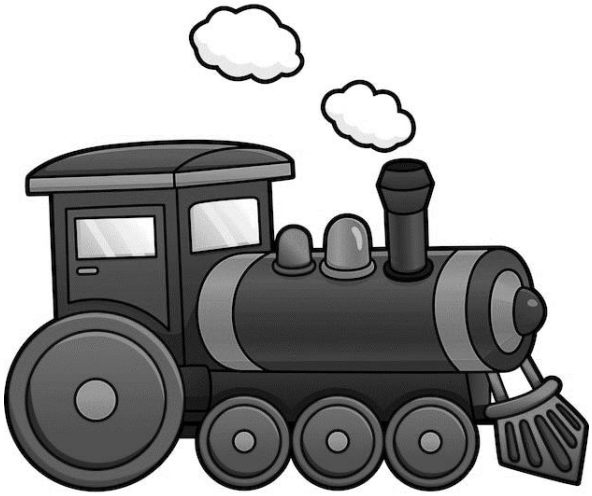
« Oh non! Qu’est-ce que je dois faire maintenant! »

« Tu devras me laver les pieds! »

Frédérick est dé-cou-ra-gé. Les larmes lui montent aux yeux quand la sorcière saute dans son bain. PLOUF!!! Bloup-bloup-bloup… Frédérick attend, attend et attend. La sorcière ne remonte pas… Elle a disparu!

Ce que Frédérick ne savait pas, c’est que les larmes de lutins sont magiques. Si quelque chose de mauvais par nature y touche, il disparait. La sorcière s’était donc évaporée au contact de l’eau. C’est aussi pourquoi, même aujourd’hui, lorsque quelqu’un trempe un bobo dans le lac, il guérit un peu plus vite. Ce lac est le lac Morgan et, même si la pluie l’a dilué au fil des années, l’eau des larmes de lutins fait toujours effet!

Légende de Axel Lindenbroke



(Légende thématique sur les origines de la section des 5-9 ans en 2019, les Valtico-Pratiques. Axel Lindenbroke était notre ancêtre et nous avions retrouvé des parties de son journal.)

(par T-Bone)

4e jour du 5378e cycle lunaire depuis le grand déluge qui a englouti la planète, correspondant à environ 20 000 av. J.-C.

Je, Axel Lindenbroke, me prépare à ma toute première journée d'expédition vers la légendaire ile Cayo Colo. C'est l'œuvre de toute ma vie! J'ai tant cherché cette ile fabuleuse abritant des espèces uniques et peut-être même inconnues de dinosaures. Après des années d'attente et de travail acharné, j'ai découvert la position exacte de cette ile mystérieuse. Elle se trouve à 345 cous de brachiosaure à l'est de la côte gaspésienne.

Tous les préparatifs sont prêts, cartes et cahiers de notes pour étudier les différentes espèces, boussoles et compas pour s'orienter et assez de nourriture pour 3 cycles lunaires. Je pars à bord de mon bateau, le Docus et mon équipage. Je suis tellement excité, nous hisserons la grande voile dans exactement une heure.

5e jour du 5378e cycle lunaire

Il n'y a que du bleu à l'horizon, le bleu de la mer et le bleu du ciel, la météo est parfaite pour naviguer et le vent est très favorable. Je passe la grande majorité de mon temps à calculer notre trajectoire à l'aide du soleil pendant le jour et des étoiles durant la nuit. Mon fidèle acolyte et capitaine du Docus, Anastase conduit le bateau sans lâcher l'horizon des yeux. L'équipage travaille d'arrachepied afin de capter le meilleur vent. Nous rêvons tous à la façon dont nous débarquerons sur Cayo Colo.

15e jour du 5378e cycle lunaire

Aujourd'hui, la tranquillité du voyage que nous avions jusqu'à présent a été brisée. Une énorme tempête a frappé le Docus et en a brisé une partie de la grande voile, les matelots redoublent d'ardeur afin de la réparer pour que nous puissions continuer notre voyage vers l'ile inconnue. Nous avions tellement peur que notre bateau soit envoyé par le fond de l'océan, les vagues montaient sur le pont du navire et nous étions trempés jusque dans la moelle des os.

21e jour du 5378e cycle lunaire

Terre en vue! Nous voyons l'ile à l'horizon et l'excitation atteint un niveau jamais égalé auparavant. Nous pouvons déjà voir les plus grands brachiosaures dont la tête dépasse la cime des plus grands arbres de Cayo Colo. C'est le plus beau jour de ma vie, j'ai tant mis d'efforts pour trouver cette ile et le grand jour arrive demain. Demain, nous toucherons la terre, nous établirons notre campement pour faire nos études sur les espèces inconnues de dinosaures, puis nous commencerons notre grand travail.

22e jour du 5378e cycle lunaire

C'est la catastrophe! Tout est ruiné, je suis perdu! Moi et l'équipage du Docus sommes en train d'échapper à une pluie de météorites. Alors que nous étions à 12 cous de brachiosaures de l'ile, d'immenses cailloux en flammes sont tombés du ciel et sont atterris directement sur l'ile. La forêt a pris feu, on pouvait entendre les cris des dinosaures qui se faisaient enterrer par les météorites. Nous avons été obligés de faire demi-tour afin de sauver notre vie. La pluie de météorites continue sans relâche derrière nous, bientôt elle nous rattrapera elle aussi.

23e jour du 5378e cycle lunaire

Une ile est en vue! Nous avons voté à bord du bateau si nous continuons notre chemin ou si nous trouvons refuge sur cette très grande ile. Nous avons accosté en fin de soirée. Et tous les matelots se sont effondrés, épuisés sur la plage. Nous commencerons à trouver un refuge demain matin.

24e jour du 5378e cycle lunaire

Nous sommes sauvés, Huguette, une jeune fille de l'équipage est revenue d'une escapade et a trouvé une grande caverne qui pourrait tous nous abriter. Nous avons donc tous décidé de déplacer notre équipement dans cette caverne afin de survivre à la catastrophe naturelle qui nous menace. Sur notre chemin, nous avons tenté de rassembler le plus d'espèces possible afin de sauver le plus grand nombre d'individus : dinosaures, dodos, mammouth, oiseaux et mammifères de toutes sortes, un couple de moustiques s'est même glissé dans mon sac. Nous avons aussi découvert un petit village proche de la caverne. Les villageois se surnommaient les Zarchéos. Tout le monde est allé se réfugier à l'intérieur de la grotte.

25e jour du 5378e cycle lunaire

C'est le chaos sous terre, nous entendons les météorites frapper le sol de la planète avec une force incroyable. Le bruit est tellement intense qu'on pourrait croire que le ciel nous tombe sur la tête. On voit la peur dans les yeux des Zarchéos ainsi que dans ceux de l'équipage du Docus. On n'y voit pratiquement rien, la seule lumière provient des petites lucioles présentes dans la grotte. Nous attendons avec impatience la fin du déluge enflammé.

26e jour du 5378e cycle lunaire

Nous n'entendons plus aucun son. Plus aucun débris de l'espace ne semble tomber du ciel. Huguette s'est risqué à l'extérieur de la grotte et elle est revenue quelque peu brouillée et perplexe de sa sortie. Elle nous a expliqué que tout est détruit et que plus aucune plante ne peut pousser. Elle nous raconte qu'il y a des cratères un peu partout et que l'air n'est même plus respirable tellement qu'il y a de la fumée. La zizanie s'est tranquillement installée parmi les gens présents. Plusieurs personnes ont commencé à pleurer et d'autres étaient très fâchés d'avoir tout perdu. En tant que chef de l'opération du Docus, je ne peux laisser les membres de l'équipage tombé. Je ne veux pas non plus abandonner le groupe des Zarchéos. Il me faut une solution. Peut-être que réfléchir seul dans ma grotte m'aidera. D'ailleurs, il faudrait que j'aille voir si les animaux que nous avons apportés avec nous se portent bien dans les profondeurs de la caverne.

27e jour du 5378e cycle lunaire

Hier, je suis descendu très profondément dans le tunnel. Au fur et à mesure que j'avançais, un bruit étrange semblait provenir des profondeurs. Cela ressemblait à une grande respiration. Cependant, cela ne ressemblait à la respiration d'aucun être vivant que je connaissais. Après être descendu pendant près de quatre heures avec pour seule lumière les petites lucioles, je commençais à voir avec plus de détails dans le noir jusqu'à tant qu'une grande lumière m'éblouisse. Après que mes yeux se soient réhabitués à la lumière, j'ai constaté qu'une forêt se dressait devant moi. En fait, ce n'était pas un être vivant qui respirait, on aurait dit que c'était tout l'environnement en entier qui respirait : le sol, les arbres, les fleurs, mais sans jamais bouger. On aurait dit le souffle de la planète en entier. Il y avait donc un monde sous la terre que personne n'avait peut-être jamais découvert. J'ai donc décidé de rebrousser chemin pour remonter vers les gens qui m'attendaient avec une solution que je venais de trouver : nous allons venir vivre ici, au centre de la Terre.

5e jour du 5379e cycle lunaire

Cela fait huit jours que je n'ai pas donné de nouvelles. Tous mes amis du Docus et le groupe des Zarchéos avons construit les premiers bâtiments de notre village. Nous avons décidé de jumeler les deux noms qui nous représentent et de nous appeler ensemble… les Zarchéodocus. Nous avons envoyé des gens explorer et d'autres sont restés pour construire le village. Les explorateurs sont revenus avec des fruits gigantesques et ils nous ont confirmé que les animaux qui étaient entrés avec nous sont bel et bien un peu plus loin où se trouvent un grand désert et un champ de geysers.

Ce qui me semble être le 12e jour du 5379e cycle lunaire

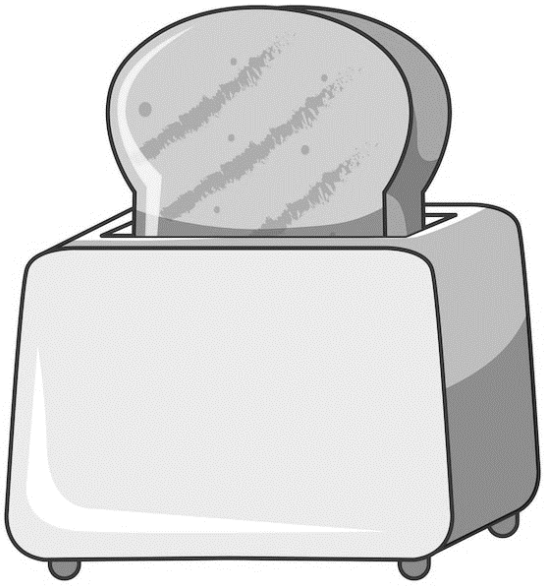
Il commence à être difficile de calculer la date sous terre, car il n'y a pas de nuits. Il fait toujours clair. Lors d'une expédition, j'ai constaté que les animaux sont devenus immenses au centre de la Terre! Les moustiques sont devenus gros comme des ballons de soccer, les dinosaures sont encore plus grands, surtout les brachiosaures. Par contre, nous les humains, nous gardons notre taille d'origine. J'ai tenté d'élucider le mystère, sans succès.

Impossible de calculer la date

Moi et les Zarchéodocus vivons heureux maintenant sous terre. Nous ne voulons même pas retourner à la surface, car nous n'attrapons même plus de coups de soleil ici. Nous sommes capables de survivre et de promettre un avenir meilleur à nos enfants, sans risquer qu'un jour ils reçoivent une autre pluie de météorites sur la tête. J'ai demandé à Anastase d'aller enterrer ce journal à la surface de la planète. Ainsi, un jour quelqu'un trouvera mon journal et saura que nous les Zarchéodocus sommes là sous la terre et que nous pouvons accueillir tout homme ou femme désirant se réfugier avec nous au centre de la Terre.

Je m'appelle Axel Lindenbroke et je suis le premier explorateur à avoir découvert le centre de la Terre. Pour ce qui est de Cayo Colo, il s'agit surement de l'endroit où je pourrais aller étudier les espèces sans doute maintenant disparues dont leur corps serait complètement fossilisé. Cependant, nous avons trouvé toutes sortes d'animaux inconnus ici, au centre de la Terre. Je préfère donc documenter et étudier ceux-ci étant donné que je suis le seul explorateur scientifique qui a découvert cet endroit. Il est crucial que je puisse expliquer aussi les phénomènes reliés à la taille des bêtes qui m'entoure.

Légende du toaster sauvage



(Légende provenant du recueil oral du camp Boisjoly, racontée par Raphaël Hébert qui y a été moniteur pendant cinq ans, adaptée et transmise au camp Mariste par Sauterelle.)

M et Mme Charbonneau habitaient sur le chemin du lac Morgan. Ils avaient acheté une petite maison dans les années 60 après leur mariage et y avaient passé leur petit quotidien depuis. M et Mme Charbonneau avaient hérité d'une belle petite somme suite au décès d'une grande tante. Mme Charbonneau, qui voulait faire de sa maison une image de modernité, avait insisté pour que cet argent serve à bien équiper la maison. Réfrigérateur, cuisinière, laveuse, sécheuse, aspirateur, toaster… Tout était de dernier cru, en acier ou en fonte. Les fondations de la maison avaient été renforcées pour bien supporter le poids de tous ces objets. M et Mme Charbonneau prenaient bien soin de leurs électroménagers et ils n'ont jamais eu à changer quoi que ce soit au cours des années qui ont suivi.

Avance rapide vers le début des années 2000. M et Mme Charbonneau recevaient chaque semaine, dans le publi-sac, le catalogue d'une fameuse quincaillerie, le Canadian Tire! Mme Charbonneau en faisait religieusement la lecture. Elle essayait souvent de convaincre son mari d'acheter ceci ou cela qui venait qu'à être en spécial parce qu'elle voulait rajouter un peu de neuf dans ce paysage des années 60, mais il y avait une règle qui ne pouvait être transgressée : aucun électroménager ne pouvait être remplacé. M Charbonneau était en effet très fier d'avoir si bien entretenu son mobilier que tout fonctionnait encore à perfection. Les achats étaient donc réservés au cabanon : une tondeuse, une souffleuse à neige, cette pelle ergonomique, cette fourche à six pics…

Plus que tous ses électroménagers, celui qui faisait la fierté de M Charbonneau et sa renommée au village était son toaster. Ce grille-pain sur lequel il n'avait jamais eu à poser le tournevis et qui n'avait jamais brulé une seule toast. Elles étaient tellement parfaites qu'au cours des années, les Charbonneau avaient commencé à recevoir des gens du village pour déjeuner le samedi matin. Pas

question ici de brunch fancy avec des gaufres et de la crème anglaise, non, simplement des toasts au beurre, au beurre de peanuts, ou à la confiture de p'tites fraises.

La remise commençait à être bien remplie d'outils et d'objets neufs de tout genre, et Mme Charbonneau regardait subtilement des objets en rabais pour la maison. Elle s'était elle-même rendue à la ville dans leur kart de golf une fois pour acheter un micro-onde, une autre fois, une nouvelle balayeuse… Chaque fois qu'elle revenait avec quelque chose de neuf, M Charbonneau, attristé, allait porter au centre de don les vieux objets, toujours fonctionnels.

Mais il est venu un jour de juin ou les grille-pains sont venus en spécial, en très gros spécial. Quelque chose qui frôlait bien le 75%! En prenant M Charbonneau avec des pincettes, Mme Charbonneau commença à lui expliquer que parfois elle trouvait qu'un toaster à deux fentes n'était pas bien adapté à leurs besoins, surtout les samedis matin avec le voisinage, et qu'il serait bien mieux d'en avoir un à quatre fentes. Lui répondit que c'était « ben en masse » et que son toaster n'avait jamais brulé une seule toast! Plus tard dans la semaine, en voulant laver le comptoir dans tous ses racoins, elle se plaignit de la lourdeur de cette « antiquité » en fonte impossible à déplacer avec son vieux dos…

Après quelques jours et plusieurs chicanes de coin de table, M Charbonneau déclara finalement forfait devant l'insistance de sa femme et accepta, la mine basse, qu'elle se rende au Canadian Tire pour rapporter son fameux toaster à quatre fentes. En revenant, Mme Charbonneau passa à l'épicerie avec une petite idée derrière la tête. Pour faire plaisir à son homme et lui montrer la pertinence d'un quatre fentes, elle acheta une cinquantaine de pains tranchés, trois kilos de beurre de peanuts et six livres de beurre dans le but de faire le plus grand déjeuner du samedi qu'ils n'avaient jamais fait! En arrivant à la maison, elle débarqua l'épicerie du kart et la posa sur le comptoir. Elle sortit quelques pots de confiture de p'tites fraises du congélateur et déposa le grille-pain neuf dans sa boite à côté de l'ancien. M Charbonneau arriva dans la cuisine et, voyant l'épicerie gigantesque que Mme Charbonneau avait faite, sursauta et lui demanda ce qui lui avait bien pris d'acheter autant de pains tranchés! Elle lui expliqua son idée de festival des toasts et lui laissa l'honneur de déballer le tout nouveau toaster. Un peu boudeux, mais tout de même curieux, il découvrit un grille-pain shinny en stainless, à quatre fentes de 12 pouces chacune, avec des options toutes les plus extravagantes les unes que les autres : le grille-bagel, l'impression d'emojis, le spray pour le beurre intégré, le speaker avec une large gamme de musique d'ascenseur, la radio pluguée sur météo-média et plus encore. M Charbonneau se laissa emporter par tant de modernité et devint enjoué à l'idée de ce festival. Ils partirent ensuite ensemble pour aller faire la

tournée des maisonnées du chemin du lac Morgan et allèrent même jusqu'à Rawdon pour inviter le plus de gens possible. Il allait bien falloir les manger ces cinquante pains!

Le calme était tombé dans la maison des Charbonneau. Le nouveau toaster s'étira les pattes et bailla de ses quatre fentes, comme s'il se réveillait d'une longue sieste. Il ouvrit les yeux pour prendre connaissance de son nouveau foyer. À voix haute et avec un léger dédain, il commenta l'âge du frigo qui se trouvait dans son champ de vision direct : « Pff, je suis sûr qu'il a des fuites que les Charbonneau doivent laver à tout bout de champ. » Le vieux grille-pain répondit du tac au tac : « Ah !!! Un toaster qui parle! » Le toaster neuf sursauta et alla presque se cogner sur les armoires au-dessus de lui. Tous les autres électroménagers furent pris d'un fou rire qui dura bien cinq bonnes minutes. Le p'tit nouveau, lui, reprit son sang-froid et se tenu droit au travers de cet éclat complice entre tous les vieux. Quand le calme revint, le frigo dit de sa voix grave : « Les seules fuites qu'il y a dans c'te cuisine-là, c'est celles du nouvel évier en stainless quand y s'retrouve dans l'eau chaude! » Et d'un seul coup, tous se remirent à rire, même l'évier, après avoir levé les sourcils au plafond. Le p'tit nouveau répondit, un peu irrité : « Bon, c'est ça, j'vois qu'vous avez un gros préjugé sur les affaires neuves, vous qui datez de quoi, genre 100 ans ?! »
« C'pas un préjugé, c'est juste vrai. Depuis qu'y'ont changé le micro-onde qu'y'avaient acheté en 1967, y'ont dû remplacer les nouveaux cinq fois parce qu'y'ont toute sauté! » répondit le vieux blender jauni par le temps. Le toaster neuf parcourut la cuisine du regard à la recherche d'un micro-onde pour lui demander son support dans ce débat. Le blender ajouta : « Ne cherche pas, M Charbonneau s'est juste tanné d'en acheter et maintenant y s'arrangent sans ça! »

Le nouveau n'allait pas déclarer forfait aussi rapidement. Bombant le torse, il commença à faire valoir toutes ses fonctions dernier cris : le spray, la musique, les dessins, la veilleuse, la radio intégrée… Les autres électros, qui gardaient une certaine réserve, semblèrent tout de même intéressés par cet objet aux mille-et-une fonctions. Plus le temps passait, plus ils posaient des questions sur son fonctionnement et sur ses nouvelles technologies. Le vieux toaster devint assez agacé par l'attitude pompeuse de son homologue, mais ressentit aussi un certain sentiment de trahison de la part de ses vieux camarades. Irrité, il brisa son silence et dit : « Ben là, t'es un satellite ou un toaster, faudrait décider! C'qui compte icitte, c'pas combien de postes tu pognes, c'est la qualité de tes toasts pis le temps que tu tough sur c'te comptoir-là! » Les électros, un peu gênés de leur intérêt et voyant l'inconfort de leur ami, acquiescèrent et cessèrent leurs questions. Le nouveau, voyant qu'il perdait l'attention, répondit fièrement au

vieux toaster : « Je suis parfaitement capable de griller des toasts impeccables, croquantes à l'extérieur et moelleuses à l'intérieur, d'un brun caramel égal partout. J'ai même dix settings pour toutes les préférences. Toi, j'vois que t'en as juste trois… c'est quoi? Froides, réchauffées ou brulées? » L'attitude du nouveau était loin de plaire au vieux toaster. Il fronça les sourcils et un peu de fumée sortit de ses fentes.

C'est alors que le jeune proposa une compétition pour en avoir le cœur net. Sûr de lui, il lança : « Je propose un duel! Une course de grillage de pain! Celui qui vide en premier la moitié des sacs de pain gagne le titre du meilleur toaster! » Le vieux, soucieux de garder son titre, accepta avec une petite modification : « Un duel, oui, mais on ne parle pas de quantité pour déterminer le vainqueur! C'qui compte ici, c'est la qualité! Le premier qui brule une toast, même un tout p'tit coin, perd! » Le nouveau, tout à fait confiant, accepta les termes de la compétition.

La balayeuse fut demandée comme lanceuse et le détecteur de fumée, celui qui avait la meilleure vue depuis sa hauteur et le meilleur odorat, fut nommé arbitre. Pour être juste, deux tranches de pain furent lancées dans chacun des toasters. Le détecteur sonna un coup. Ainsi commença la joute! Les deux adversaires engloutirent le pain et deux minutes plus tard, au même moment, ils recrachèrent leurs deux tranches. Tous les regards étaient rivés sur les toasts. Alors que le vieux s'attendait à voir des toasts mal grillées et inégales de débutant, il fut surpris d'avoir devant ses yeux deux toasts parfaites, la mie tout juste caramélisée des deux côtés. Le jeune, lui, s'attendait à voir des toasts blanchâtres cuites par un grille-pain en manque d'énergie, mais son compétiteur avait lui aussi grillé des toasts impeccables. En guise de test de qualité ultime, chacun étira une de ses petites pattes pour aller appuyer sur une toast de son adversaire. Les deux sentirent un « crunch » satisfaisant sous leur patte et ils surent alors qu'ils avaient devant eux un adversaire de taille. Sans plus attendre, la balayeuse relança des tranches dans chacun et la cuisson recommença. Sans s'arrêter, ils se mirent à cuire fournée après fournée, lançant les tranches grillées sur le comptoir. Celui-ci devenant complètement plein, les toasts se mirent à couler au plancher, formant des châteaux de cartes de formes aléatoires qui s'effondraient à mesure qu'ils se faisaient engloutir par les nouvelles toasts. Même la balayeuse dû changer d'endroit pour ne pas se faire ensevelir. Toute l'attention de la maisonnée était rivée sur la compétition. Le frigo et le four faisaient claquer leur porte, la bouilloire électrique criait par son bec, le blender faisait rugir son moteur, la maison tremblait tellement la sécheuse faisait tourner sa cuve!

Malgré les cris d'encouragement des électroménagers, les deux toasters restaient concentrés sur leur tâche, n'ayant que la réussite en tête. Le vieux toaster commença à trembler et ralentit la cadence. Les postes de radio du jeune se mirent à changer aléatoirement et ses commandes s'illuminèrent de toutes les couleurs. Mais leurs tranches demeuraient grillées à la perfection. Les deux continuèrent ainsi un certain temps, démontrant de plus en plus de signes de fatigue. Vint un moment où la balayeuse annonça la fin de la compétition… elle avait épuisé toute la réserve de pains tranchés. Le plancher de toute la maison était entièrement recouvert de toasts parfaites, impeccables, croquantes à l'extérieur et moelleuses à l'intérieur, d'un brun caramel égal partout. Tous étaient stupéfaits! Il sembla malheureusement impossible de déterminer un vainqueur… jusqu'à ce que le détecteur lance un petit cri. Tous sursautèrent à ce signal. L'arbitre avait senti quelque chose, un tout petit filet de fumée était parvenu à ses narines. Les yeux se rivèrent sur les dernières tranches de pain grillées. Elles semblaient pourtant parfaites! Puis le blender se rapprocha de la scène pour mieux voir. C'est alors qu'il vit un minuscule brin de fumée s'échapper d'une des fentes du nouveau toaster. Stupéfait, il tenta de se rapprocher des dernières tranches fraichement sorties, mais le jeune tenta de l'en empêcher en lui bloquant le chemin de son antenne de radio. Agacé, le blender demanda à l'arbitre d'autoriser son passage, ce que ce dernier accepta. Le jeune n'avait donc d'autre choix que de relever son antenne. Le vieux blender observa les deux toasts du nouveau toaster sous le regard incessant de tous les spectateurs. En retournant la dernière, il s'écria : « Ici! Je vois une miette brulée! C'est d'là qu'vient la fumée! » Le détecteur déclara donc le vieux toaster gagnant!

Le vieux toaster savoura sa victoire avec un simple petit ricanement, en tentant de se convaincre qu'il n'avait jamais douté de sa victoire. Le jeune, lui, resta silencieux. Lorsque le blender se déplaça pour reprendre sa place sur le comptoir, le perdant bougea subtilement son fil, de manière à tenter de lui faire une jambette. Le blender tituba un peu, mais reprit son équilibre et poursuivit sa route. Le vieux toaster vit le jeune à l'acte, ce qui le vexa énormément : « T'arrives dans notre cuisine en te pensant meilleur que tout le monde, t'essaies de cacher ta défaite et maintenant tu veux endommager un vieux blender qui fonctionne encore comme neuf! Tu dépasses vraiment les bornes, le jeune! Il n'y a pas de place pour nous deux sur ce comptoir! » Avec toute l'énergie qu'il lui restait, il dérouilla ses vieilles jambes et s'approcha rapidement du nouveau toaster. Les deux entrèrent dans un combat corps à corps, mais rapidement, le jeune, bien plus léger, perdu pieds et tomba au sol. Sa jambe gauche arrière toucha de plancher en premier, craqua sous la force de l'impact et roula sous le frigo. Honteux de sa défaite, le jeune toaster s'enfuit par la porte moustiquaire en boitant.

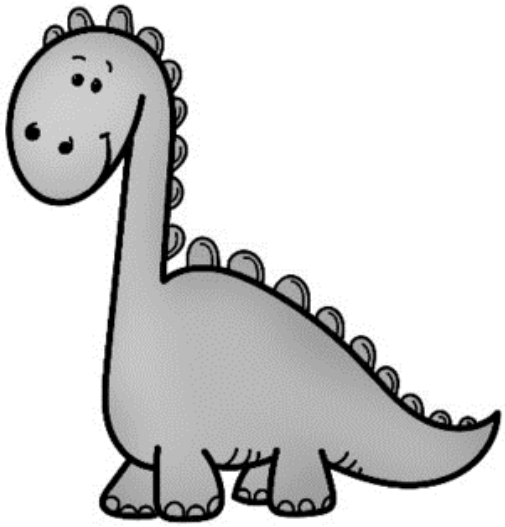
C’est à ce moment que M et Mme Charbonneau entrèrent dans la maison par la porte avant. Tous se turent et revinrent de glace. Le couple sursauta en voyant les centaines de tranches de pain au sol. Nageant presque jusqu’à la cuisine, ils s’aperçurent que le nouveau toaster avait disparu du comptoir et que le vieux était légèrement déplacé. Mme Charbonneau s’écria : « Quelqu’un est v’nu nous voler notre toaster full-equip! » Elle s’empressa de ramasser tout ce dégât en se posant mille-et-une questions à haute voix. Lorsque le plancher fut vidé, la patte brisée roula de sous le réfrigérateur jusque sur le pied de M Charbonneau. Celui-ci la ramassa et vu la porte moustiquaire qui battait au vent. Il s’en approcha et vu dans le gazon fraichement coupé des traces d’un animal qu’il n’avait jamais vu : deux traces avant et une trace arrière suivie d’une ligne continue. En regardant le bout de plastique noir qu’il avait dans la main, il comprit ce qui s’était passé. Du fond de la pièce, sa femme cria : « J’m’en r’tourne au Canadian Tire, on peut pas r’cevoir le village au complet demain avec y’inque un toaster, on va avoir d’l’air de quoi! » Elle regarda le catalogue et s’écria de nouveau : « Ah non !!! Le spécial finissait aujourd’hui à 4 heures! Maudit torieux! » Avec un sourire en coin, M Charbonneau lui répondit : « C’pas grave chérie, anyway ça l’air d’attirer des voleurs dans maison. Pis moé, je l’aime mon vieux toaster, y’est parfait pis y’en a pas un nouveau qui fera la job mieux que lui. » Il replaça doucement son toaster à sa place et jeta la patte à la poubelle. En allant se coucher ce soir-là, M Charbonneau regarda affectueusement sa cuisine, puis ferma les lumières en riant doucement.

Depuis ce temps, personne n’a jamais revu le toaster en fuite. Certains disent qu’ils ont déjà vu la trace d’un étrange animal à trois pattes, d’autres qu’ils se sont réveillés en sursaut en camping en ayant l’impression que leur main avait brulée. Bien qu’on n’ait toujours pas de preuve qu’il existe, on vous conseille quand même de rentrer vos mains dans votre sleeping bag quand vous dormez à la belle étoile. On ne sait jamais quand le toaster sauvage passera par-là, assoiffé de vengeance et de mains à griller!

Les dinosaures et la croix

Il y a vraiment longtemps, plusieurs siècles avant la création du camp Mariste, il y avait des dinosaures qui vivaient ici. Il y avait des petits dinosaures, de grands dinosaures, des dinosaures qui nageaient, des dinosaures qui volaient, mais tous les dinosaures qui vivaient ici étaient herbivores. Ça veut dire qu'ils ne mangeaient que des plantes, pas de viande. Les dinosaures qui mangeaient de la viande, les carnivores, vivaient autour des autres lacs. Pendant plusieurs années, les dinosaures herbivores devaient se cacher pour ne pas se faire manger par les dinosaures carnivores, mais un jour, une gentille sorcière est venue habiter de l'autre côté du lac et leur a offert de les protéger des dinosaures carnivores s'ils lui amenaient de la nourriture et des ingrédients pour ses potions. Les dinosaures étaient fous de joie et ont accepté immédiatement! La sorcière s'installa donc dans une chaumière au bout du lac.

Pendant plusieurs années après ça, les dinosaures et la sorcière vivaient heureux ensemble. Jusqu'au jour où la sorcière tomba très très malade… Un de ses sortilèges avait mal tourné et sa magie s'était retournée contre elle. Elle toussait, son nez coulait et elle restait couchée dans son lit toute la journée. Elle n'était même plus capable de manger!



Un des dinosaures, qui s'appelait Simon, vint la voir à sa fenêtre pour savoir ce que lui et les autres dinosaures pouvaient faire pour aider. La sorcière lui dit : « Bois une gorgée de la potion à côté de ma porte. Elle te transformera en humain et tu pourras rentrer dans ma cabane. » Simon boit une gorgée de la potion et POUF! Il rapetisse, rapetisse, rapetisse et devient un humain. Il entre dans la cabane de la sorcière. Elle lui dit : « Cherche dans mes grimoires pour trouver l'antidote. » Simon commence à chercher dans tous les grimoires, mais comme il ne sait pas lire, ça lui prend *beaucoup* de temps. Finalement, il trouve la recette de l'antidote et la sorcière lui dit d'aller chercher les ingrédients : « Ce sont des ingrédients extrêmement rares. Je n'en garde pas ici. Il va falloir que toi et d'autres dinosaures partiez les chercher. Il va aussi falloir que vous buviez tous de la

potion pour vous transformer en humains, pour vous cacher des dinosaures carnivores. »

Simon prend la recette, prend la potion qui transforme en humain et part rejoindre ses amis dinosaures. Ça lui prend quelques minutes parce que ses amis ne le voient pas, tellement il est devenu petit. Quand ses amis le voient, Simon leur explique tout et ils boivent la potion. Tous les dinosaures deviennent humains et se séparent en trois groupes pour aller chercher les ingrédients. Le premier, guidé par Simon, doivent trouver des fleurs bleues aux épines rouges. Ils marchent pendant des jours et des jours avant d'arriver dans un grand champ de fleurs. Ils regardent toutes les fleurs une par une, mais il y a tellement de fleurs dans le champ. Ça leur prend trois jours complets à chercher tout le champ et finalement, ils trouvent une fleur bleue aux épines rouges. Tout contents, ils reviennent chez la sorcière.

Le deuxième groupe, guidé par une dinosaure-humaine appelé Myriam, doit trouver des larmes de crocodiles jaunes. Ils marchent pendant deux jours avant d'atteindre un marécage dans lequel ils nagent pendant deux autres jours avant d'arriver devant la colonie des crocodiles jaunes. Myriam et les autres dinosaures avancent doucement jusqu'à ce qu'ils trouvent un crocodile tout seul sur le bord du marécage. Ils lui demandent de « S'il vous plait, monsieur le crocodile jaune, pleureriez-vous pour nous? »

« Un crocodile ne pleure jamais! » répond-il.

Alors les dinosaures-humains essaient tous les moyens pour le faire pleurer : ils lui pilent sur le pied, lui lancent de la poussière dans les yeux, lui racontent des histoires tristes, rien ne fonctionne. Soudainement, Myriam a une idée! Elle se met à raconter des blagues au crocodile jaune et il rit, il rit, il rit! Il rit tellement fort qu'il se met à pleurer de rire. Rapidement, les dinosaures-humains recueillent sa larme et retournent chez la sorcière.

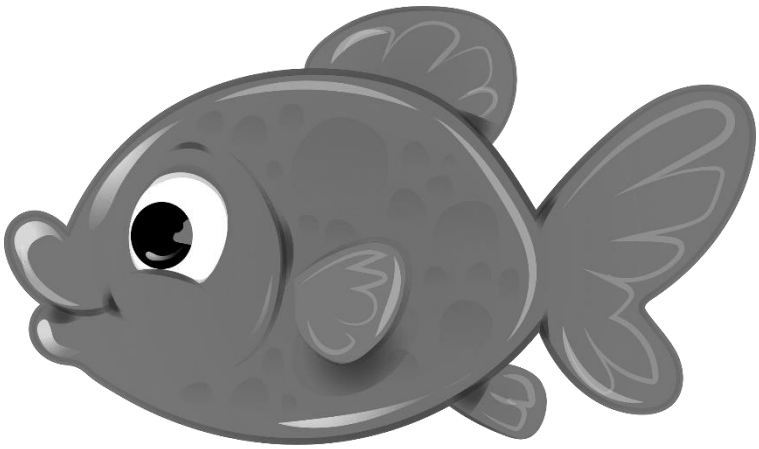
Le troisième groupe, guidé par Julien, doit trouver une plume de pingouin roux. Ils partent vers le nord et marchent pendant des semaines. Lorsqu'ils arrivent chez les pingouins, Julien et les autres dinosaures-humains ne voient aucun pingouin roux. Ils demandent aux pingouins s'ils connaissent un pingouin roux, mais personne n'a vu de pingouins roux depuis des années. Les dinosaures-humains sont découragés, mais au même moment, un œuf de pingouin éclot et un petit pingouin roux en sort! Tout de suite, Julien et les autres lui en demandent une, seulement une petite plume pour sauver leur amie. Le petit pingouin leur donne sans hésiter et les dinosaures-humains repartent chez la sorcière.

Quand tous les groupes se retrouvent chez la sorcière, Simon, Myriam et Julien préparent la potion en vitesse. La sorcière la boit et tout de suite elle se sent mieux. Après quelques jours, la sorcière n'est plus malade! Malheureusement, elle doit annoncer une triste nouvelle à ses amis : elle ne connait pas la recette de la potion pour retransformer les dinosaures-humains en humains! Alors pendant des années, la sorcière cherche l'antidote, mais ne le trouve jamais. Après plusieurs années, la sorcière meurt de vieillesse et ses amis les dinosaures-humains l'enterrent en haut de la montagne et placent une grosse croix blanche au-dessus. Les descendants des dinosaures-humains vivent encore sur le site du camp : ce sont les moniteurs!

Peanut

(à raconter sur le ponton ou en rabaska)

Cooper vit au camp à longueur d'année. L'hiver, il restait dans sa maison sur le bord du lac (vous pouvez pointer sa maison, vu qu'on voit le toit). Une année, les moniteurs décidèrent de lui offrir un poisson rouge pour lui tenir compagnie durant les longs mois d'hiver. Cooper aimait beaucoup son poisson et lui acheta le plus bel aquarium qu'il pouvait trouver. Il lui acheta aussi la meilleure nourriture pour poisson qui se vendait. Le premier matin, Cooper donna de la nourriture à son poisson, mais il ne mangea rien. Le soir, Cooper lui redonna de la nourriture et le poisson l'ignora encore. Cooper se mit à penser que peut-être son poisson n'aimait pas la nourriture qu'il avait achetée. Il retourna donc au magasin et acheta toutes les sortes de nourriture pour poisson qui se vendait. Les jours suivants, il les essaya toutes. Jour après jour après jour; flocons, moulée, vers. Rien ne fonctionnait. Cooper commençait à être découragé et ne dormait plus bien.



Un matin, Cooper n'entend pas son cadran et se réveille en retard. Il n'a même pas le temps de manger sa toast au beurre de peanut! Il la lance par-dessus son épaule et part travailler. En revenant le soir, Cooper retrouve la toast dans l'aquarium de son poisson, mais il n'y a plus de beurre de peanut dessus! Cooper est surpris et décide de faire un test : il prend une cuillère, la remplit de beurre de peanut et la met dans l'aquarium. Son poisson mange, gobe le beurre de peanut en une bouchée!

À partir de ce jour, Cooper se mit à donner une cuillérée de beurre de peanut par jour à son poisson. Il le baptisa aussi Peanut en l'honneur de sa nourriture préférée. De jour en jour, Peanut grossit et bientôt ne rentrait plus dans l'aquarium. Cooper décide donc de le déplacer dans son lavabo. Peanut ne mange plus juste une cuillérée de beurre de peanut maintenant : il en mange cinq par jour. Et Peanut continue de grossir, de grossir et de grossir et bientôt Cooper doit le redéplacer. Il le met alors dans son bain. Peanut mange aussi de plus en plus. Il mange la moitié d'un pot de beurre de peanut par jour! Puis un

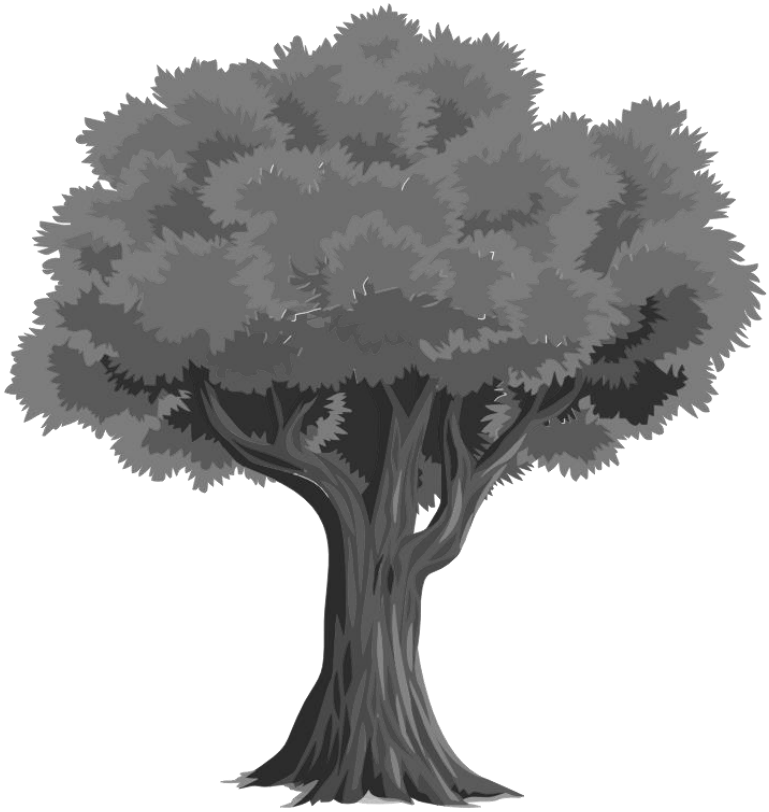
pot complet! Et il continue de grossir et de grossir et de grossir! Et bientôt, il ne rentre plus dans le bain de Cooper. Cooper se fait donc construire une piscine dans sa cour pour mettre Peanut dedans. Peanut aime beaucoup la piscine et continue de grossir et mange deux pots de beurre de peanut. Et il grossit et grossit et grossit et mange maintenant trois pots par jour! Après quelques semaines, Peanut ne rentre plus dans la piscine et Cooper doit trouver une autre solution. Il appelle donc son ami Gaston qui travaille au stade olympique. Il demande à Gaston s'il peut mettre Peanut dans la piscine olympique. Il ne dérangera personne et sera très très gentil! Gaston accepte et Peanut est déménagée dans un gros camion rempli d'eau jusqu'à Montréal. Dans la piscine olympique, Peanut mange un gros pot de beurre de peanut par jour (comme ceux du Costco), puis deux, puis trois! À force de manger autant de beurre de peanut chaque jour, Peanut ne rentre bientôt plus dans la piscine olympique. Cooper cherche donc une autre solution… Le lac Morgan, bien évidemment! Peanut est donc déménagé par quatre hélicoptères qui tiennent un bassin d'eau jusqu'au camp, vu qu'il ne rentre plus dans un camion. Rendu au-dessus de Rawdon, la corde d'un des hélicoptères lâche. Les autres hélicoptères continuent quand même et ils sont à cinq minutes du camp quand une deuxième corde lâche. Ils sont à peine au bout du lac quand une troisième corde lâche et Peanut tombe du bassin. Il tombe sur la montagne et fait un creux dans celle-ci avant de rouler jusque dans le lac. C'est pour ça qu'il y a un creux dans la montagne du bout du lac et qu'on a maintenant deux montagnes.

Maintenant, Peanut vit dans le lac et les bouées blanches sont remplies à chaque matin par les sauveteurs de beurre de peanut que Peanut mange chaque jour. Il est rendu plus gros que la cabane de plage! Depuis qu'il vit dans le lac, il a appris un nouveau jeu : quand un moniteur lui lance une pagaie dans l'eau, il la relance avec son nez! *(Vous pouvez jouer avec les jeunes, mais dites-leur de ne pas le faire eux-mêmes pour ne pas perdre de pagaies.)*

(Vous pouvez aussi montrer une photo de Cooper avec Peanut dans ses bras. Il y en a une à la plage et une dans le bureau de Zoom. La photo a été prise quand Peanut a été transféré du bain vers la piscine. Il y a aussi une pagaie qui a été mordue qui se trouve dans la cabane de plage [demandez aux sauveteurs!]. C'est Peanut qui l'a mordu un jour où il avait trop faim!)

(Si un de vos jeunes ne veut pas se baigner à cause de Peanut, dites-lui que Peanut a peur des pieds et qu'il ne vient pas nous voir quand on se baigne, juste quand on est en embarcation.)

Légendes sur les animaux et la nature

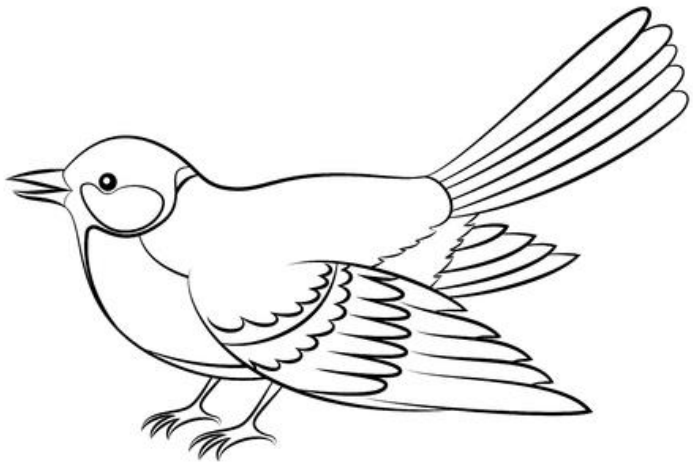


La légende des oiseaux

de Lente Buter

(légende du Pavillon de la Faune et de la Flore)

*Note de Papy : Le nom du Créateur abénakis est vraiment Tabaldak. Je l'ai laissé écrit ainsi pour ne pas mal représenter cette culture. Vous êtes invité.e.s à utiliser votre bon jugement et à modifier ce nom au besoin, car nos campeurs peuvent être portés à entendre ce qu'ils veulent, pas ce qui est dit!



Au début du monde, le Créateur, que les Abénakis appellent Tabaldak, créa la terre et pour eux, la terre devint le jardin de Tabaldak. Depuis ce jour, la vieille terre-mère donne les plantes qui nourrissent et les plantes qui soignent. Tabaldak avait créé tout ce dont les humains avaient besoin pour vivre sur terre. Il avait tout créé ou presque, car pour les Abénakis, le Créateur n'est pas parfait, sinon il aurait créé tous les Abénakis parfaits.

Tous les Abénakis étaient en extase devant la création, jusqu'au moment où Ours blanc décida de mettre son gros manteau blanc sur le pays et souffla son haleine froide pour faire arriver l'hiver.

À cette époque, les Abénakis vivaient la majeure partie de leur temps dans le tipi et les enfants sont vite devenus bien tristes. Ils n'avaient plus rien pour s'amuser, sauf les cendres du feu qui paraissaient à peine tièdes tellement le froid était intense. Durant l'été, ils avaient joué avec les feuilles de l'arbre sacré. Ils en avaient fait des colliers, des panaches, des papillons et ils avaient aussi joué avec le ruisseau. Mais avec la neige qui avait tout recouvert de blanc, tous leurs jouets avaient disparu et ils étaient devenus bien tristes. Tellement tristes que grand-maman Marmotte le remarqua et décida d'aller voir Tabaldak. Elle lui dit :

« Tu as créé de bien belles choses pour tes enfants adultes. Tu as tout donné pour qu'ils puissent bien vivre. Mais tu as oublié mes petits-enfants. »

Tabaldak réfléchit un instant et approuva grand-maman Marmotte. Il promit d'arranger les choses. Aussitôt que le printemps se pointa le nez, il se mit à

réfléchir à ce qu'il pourrait bien créer pour leur rendre l'hiver plus agréable. C'est alors qu'il se rappela avoir vu les enfants jouer avec les feuilles de l'arbre sacré. Il décida donc de créer des oiseaux. Mais dans sa hâte de faire plaisir aux enfants pour l'hiver suivant, il créa les oiseaux tous blancs, de la même couleur que l'hiver.

Les enfants furent très heureux de cette création. Vous auriez dû les voir jouer avec les huards, les canards, les sarcelles, les perdrix, les pics-bois, les hirondelles, les parulines, les gros-becs, les roselins, les bruants, les chardonnerets, les mésanges, les merles, les moineaux et les colibris. Les enfants ont passé le printemps, l'été et même l'automne à s'amuser avec leurs nouveaux amis les oiseaux.

Lorsqu'Ours blanc jeta de nouveau son gros manteau blanc sur le dos de la terre-mère, les enfants se rendirent compte que les oiseaux étaient de la même couleur que la neige et qu'ils pouvaient à peine les voir. Même les oiseaux étaient bien embêtés pour se reconnaitre entre eux. Ils étaient tous de la même couleur. Les enfants retournèrent donc dans leur tipi avec encore beaucoup de tristesse.

Grand-maman Marmotte vit la tristesse des enfants. Elle retourna voir Tabaldak et lui dit :

« Tabaldak, je crois que tu as créé les oiseaux un peu trop vite. Tu as donné aux adultes une nature toute colorée à ton image, mais tu as oublié que les petits enfants méritaient aussi ces mêmes couleurs pour leurs oiseaux. »

Tabaldak réfléchit et finit par dire à grand-maman Marmotte :

« Tu as bien raison. Je vais réparer mon erreur. Appelle tous les oiseaux et dis-leur de se rassembler ici devant moi. »

Pendant que grand-maman Marmotte faisait cela, Tabaldak alla prendre du brun terre, du vert pelouse, du vert arbuste, du bleu ciel, du jaune soleil, du rouge feu, du gris nuage et fabriqua de merveilleuses teintures qu'il mit dans de magnifiques pots en écorce de bouleau que grand-maman Marmotte avait fabriqués pour lui. Les pots sentaient bon l'écorce fraiche.

Tabaldak plaça les pots de teinture devant lui. L'oie blanche s'avança la première près de Tabaldak et lui donna une plume afin qu'il puisse colorer les oiseaux. L'oie blanche lui dit :

« Prends ma plume pour faire ton travail de création. Moi, je resterai blanche afin que tes enfants s'en rappellent. Chaque année, je passerai au-dessus de leur territoire pour qu'ils se souviennent de toi. »

Jusqu'à ce jour, l'oie blanche n'a pas encore manqué à sa parole. Chaque printemps, de la fin mars jusqu'à la fin mai, près d'un million d'oiseaux fréquentent les berges du lac Saint-Pierre à Baie-du-Fèbvre. Des milliers d'ornithologues amateurs et les amants de la nature se donnent rendez-vous le long des zones inondées pour observer le retour spectaculaire des oies blanches.

Le Créateur commença donc son travail. Avec le rouge et le brun, il colora le merle. Avec le bleu, il donna ses couleurs à l'hirondelle. Avec le jaune, il colora le chardonnet et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les oiseaux soient recouverts des couleurs de la nature. Vous pourriez même, si vous prenez le temps d'observer les oiseaux, voir les coups de pinceau de Tabaldak. Vous remarquerez qu'il n'y a pas de couleur sur un oiseau qui n'est pas aussi ailleurs dans la nature.

Pendant qu'il faisait son travail avec patience, un oiseau dérangeait Tabaldak constamment. Il criait, battait de l'aile bruyamment, bousculait les autres et oubliait de partager la joie de ses amis. Il alla même devant le Créateur pour l'insulter en lui disant que ses teintures étaient bien belles, mais pas assez brillantes pour les mettre sur son magnifique plumage. Patiemment, le Créateur continua son travail. L'oiseau était de plus en plus dérangeant, battant de l'aile et criant constamment.

Il revint devant le Créateur encore une fois et d'un coup d'aile renversa tous les pots de teinture. Les teintures en se renversant se mélangèrent et devinrent toutes noires. Vous auriez dû voir grand-maman Marmotte derrière le tipi. Elle était dans tous ses états, fâchée, n'en croyant pas ses yeux de voir ce que l'oiseau avait fait.

Le Créateur, dans sa grande patience, ramassa la teinture noire et la remit dans un nouveau pot que grand-maman Marmotte avait apporté. Il reprit sa plume et continua son travail. L'oiseau dérangeant revint une troisième fois devant lui pour l'insulter à nouveau, mais cette fois-ci, Tabaldak saisit l'animal par les pattes, le plongea dans la teinture noire et le leva très haut au bout de son bras en disant :

« Telle est ta volonté, mon bel oiseau et telle est ma volonté. Parce que tu l'as bien voulu, tu seras toujours un oiseau dérangeant et bruyant. Tu auras toujours un vol lourd et bruyant. Les autres oiseaux te craindront et les animaux te fuiront. On t'appellera le Corbeau. »

Et il laissa partir l'oiseau. Mais ce n'était pas le dernier oiseau. Le dernier oiseau arriva humblement devant Tabaldak. Il excusa le comportement effronté du corbeau et dit au Créateur :

« Tabaldak, je regrette le geste du corbeau. J'aurais voulu que tu couvres mes plumes de l'arc-en-ciel de ta création. J'aurais pu, ainsi coloré, voler très haut vers le soleil et tracer de grands cercles pour que tes enfants puissent y voir toute ta puissance. J'aurais voulu être ton symbole pour tes enfants. »

Le Créateur fut bien ému par les paroles de l'oiseau. Il lui dit :

« Ouvre bien grandes tes ailes. »

Il prit alors sa plume et la plongea dans la teinture noire. Il en mit un peu sur le bout des ailes, un peu autour du cou. Il en mit aussi un peu sur la queue et balaya tendrement le dos de l'animal en lui disant :

« Telle est ta volonté, mon bel oiseau et telle est ma volonté. Tu seras mon symbole. Tu voleras très haut pour tracer le cercle sacré. J'y mettrai toute ma puissance et mes enfants le verront. Tu seras le seul animal à regarder le soleil bien en face. On t'appellera l'Aigle. Et pour s'en rappeler, chaque fois qu'un de mes enfants plantera un poteau dans le sol pour y graver ses symboles et ses totems, tout en haut il placera tes ailes pour me symboliser. Tu seras un guide pour mes enfants. Telle est ta volonté, mon bel oiseau et telle est ma volonté. »

Je veux que vous sachiez que depuis ce temps-là, les Abénakis utilisent les plumes de l'aigle pour s'en faire de belles décorations.

La légende des papillons

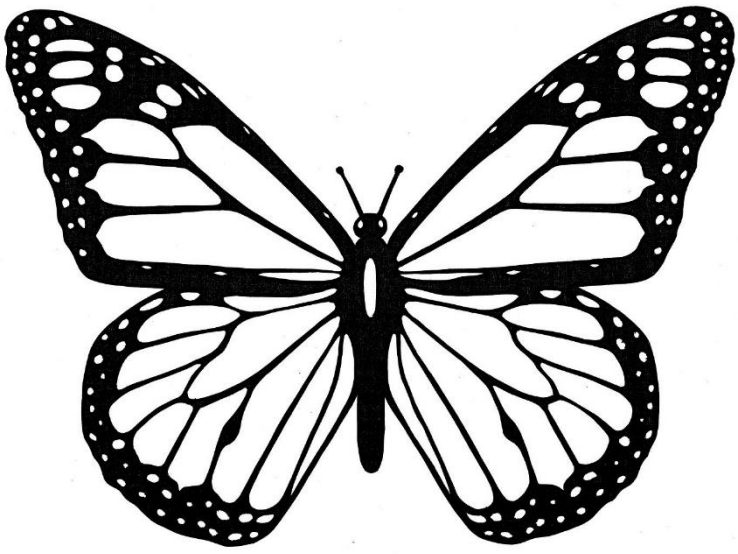
Comment les papillons apprirent à voler

(légende du Pavillon de la Faune et de la Flore)

Quand la terre était jeune, aucun papillon ne volait çà et là dans les airs et n'illuminait les jours de printemps et d'été de leurs ailes portant les couleurs de l'arc-en-ciel. Il y avait des reptiles, qui furent les ancêtres des papillons, mais ils ne savaient pas voler; ils ne savaient que ramper par terre. Ces reptiles étaient magnifiques, mais le plus souvent les humains, lorsqu'ils se déplaçaient, ne baissaient pas les yeux vers la terre, aussi ne voyaient-ils pas leur beauté.

En ces temps-là vivait une jeune femme qui s'appelait Fleur de Printemps et qui était une joie pour tous ceux qui la connaissaient. Elle avait toujours le sourire et un mot gentil à la bouche, et ses mains étaient semblables au printemps le plus frais pour ceux qui étaient atteints de fièvre ou de brulures. Elle posait ses mains sur eux et la fièvre aussitôt quittait leur corps. Quand elle atteignit l'âge adulte, son pouvoir devint encore plus fort et, grâce à la vision qu'elle avait reçue, elle devint capable de guérir les gens de la plupart des maladies qui existaient alors. Dans sa vision, d'étranges et belles créatures volantes étaient venues à elle et lui avaient donné le pouvoir de l'arc-en-ciel qu'ils portaient avec eux. Chaque couleur de l'arc-en-ciel avait un pouvoir particulier de guérison que ces êtres volants lui révélèrent. Ils lui dirent que pendant sa vie elle serait capable de guérir et qu'au moment de sa mort elle libèrerait dans les airs des pouvoirs de guérison qui resteraient pour toujours avec les humains. Dans sa vision, il lui fut donné un nom : Celle-qui-tisse-dans-l'air-des-arcs-en-ciel.

Tandis qu'elle avançait en âge, Celle-qui-tisse-dans-l'air-des-arcs-en-ciel continuait son travail de guérisseuse et dispensait sa gentillesse à tous ceux qu'elle rencontrait. Elle rencontra aussi un homme, un voyant, et elle le prit pour mari. Ils eurent ensemble deux enfants et les élevèrent pour qu'ils soient forts, sains et heureux. Les deux enfants avaient aussi certains pouvoirs de leurs parents et eux-mêmes devinrent plus tard des guérisseurs et des voyants. Tandis qu'elle vieillissait,



le pouvoir de Celle-qui-tisse-dans-l'air-des-arcs-en-ciel grandit encore et tous ceux qui vivaient dans les environs de la région où elle habitait vinrent à elle avec leurs malades, lui demandant d'essayer de les guérir. Elle aidait ceux qu'elle pouvait aider. Mais l'effort de laisser passer en elle tout le pouvoir finit par l'épuiser et un jour elle sut que le moment de remplir la seconde partie de sa vision approchait. Tout au long de sa vie, elle avait remarqué que des reptiles magnifiquement colorés venaient toujours près d'elle quand elle s'assoyait par terre. Ils venaient contre sa main et essayaient de se frotter contre elle. Parfois, l'un d'eux rampait le long de son bras et se mettait près de son oreille.

Un jour qu'elle se reposait, un de ces reptiles vint jusqu'à son oreille. Elle lui parla, lui demandant si elle pourrait faire quelque chose pour lui, car elle avait remarqué que lui et ses frères et sœurs lui avaient toujours rendu service.

« Ma sœur, dit Celui-qui-rampait, mon peuple a toujours été là pendant que tu guérissais, t'assistant grâce aux couleurs de l'arc-en-ciel que nous portons sur le corps. À présent que tu vas passer au monde de l'esprit, nous ne savons pas comment continuer à apporter aux humains la guérison de ces couleurs. Nous sommes liés à la terre et les gens regardent trop rarement par terre pour pouvoir nous voir. Il nous semble que si nous pouvions voler, les humains nous remarqueraient et souriraient des belles couleurs qu'ils verraient. Nous pourrions voler autour de ceux qui auraient besoin d'être guéris et laisserions les pouvoirs de nos couleurs leur donner la guérison qu'ils peuvent accepter. Peux-tu nous aider à voler? »

Celle-qui-tisse-dans-l'air-des-arcs-en-ciel promit d'essayer. Elle parla de cette conversation à son mari et lui demande s'il pouvait aller à la recherche de réponses dans ses rêves.

Le matin suivant, il se réveilla, excité par le rêve qu'il avait fait. Quand il toucha doucement Celle-qui-tisse-dans-l'air-des-arcs-en-ciel pour le lui raconter, elle ne répondit pas. Il s'assit pour la regarder de plus près et vit que sa femme était passée dans le monde des esprits pendant la nuit. Pendant qu'il priait pour son âme et faisait des préparatifs pour son enterrement, le rêve qu'il avait eu lui revint en mémoire et cela le réconforta. Quand le moment fut venu de porter Celle-qui-tisse-dans-l'air-des-arcs-en-ciel à la tombe où elle serait enterrée, il regarda sur sa couche et, l'attendant, se trouvait le reptile qu'il pensait y trouver. Il le ramassa avec précaution et l'emporta.

Tandis que l'on mettait le corps de sa femme en terre et qu'on s'apprêtait à le recouvrir, il entendit le reptile qui disait :

« Mets-moi sur son épaule à présent. Quand la terre sera sur nous, mon corps aussi mourra, mais mon esprit se mêlera à l'esprit de celle qui fut ta femme et ensemble nous sortirons de terre en volant. Alors nous retournerons vers ceux de mon peuple et leur apprendrons à voler de façon à poursuivre le travail de ton épouse. Elle m'attend. Pose-moi à présent. »

L'homme fit ce que le reptile lui avait dit et l'enterrement se poursuivit. Quand tous les autres furent partis, l'homme resta en arrière quelques instants. Il regarda la tombe, se souvenant de l'amour qu'il avait vécu. Soudain, de la tombe sortit en volant une créature qui avait sur ses ailes toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle vola vers lui et se posa sur son épaule. Elle dit :

« Ne sois pas triste, mon époux. À présent, ma vision s'est totalement réalisée, et ceux que j'aiderai désormais à enseigner apporteront toujours aux autres la bonté du cœur, la guérison et le bonheur. Quand ton heure viendra de te transformer en esprit, je t'attendrai et te rejoindrai. »

Quand l'homme changea de monde, quelques années plus tard, et fut enterré, ses enfants restèrent en arrière après que tous les autres s'en furent allés. Ils remarquèrent une de ces nouvelles créatures magnifiques qu'ils appelaient papillons, voletant près de la tombe. En quelques minutes, un autre papillon d'égale beauté sorti en volant de la tombe de leur père, rejoignit celui qui attendait et, ensemble, ils volèrent vers le Nord, le lieu du renouveau. Depuis ce temps-là, les papillons sont toujours avec les humains, éclairant l'air et leur vie de leur beauté.

Si vous voulez que votre souhait se réalise, vous n'avez qu'à chuchoter au papillon. N'ayant pas de voix, il ira porter votre souhait au ciel jusqu'au grand Manitou, où il sera exaucé.

La légende du huard à collier

(légende du Pavillon de la Faune et de la Flore)

On dit que chaque lac du Québec a son huard, un oiseau marin qui porte un collier de plumes blanches sur sa robe noire. Voici une légende amérindienne qui nous raconte d'où vient ce collier.

Les forêts québécoises abritent une multitude de lacs. Au bord d'un de ces lacs vivait autrefois une tribu amérindienne. Le chef Onas habitait le plus grand logis avec sa femme Niska et son fils Napiwa.

La forêt donnait du gibier en abondance, le lac, des poissons en quantité, et le maïs cultivé, de quoi nourrir tout le monde à satiété. Chacun accomplissait les tâches dictées par la tradition : la vie se déroulait paisiblement au rythme des saisons.

Mais une croyance respectée par tous semait l'angoisse parmi les membres de la tribu, grands et petits. Cette croyance voulait que le dieu huard règne en maitre sur la nuit. À la tombée du jour, lorsque son chant parvenait aux oreilles des humains, c'était le signe que personne ne devait sortir de son logis ou de son abri de trappe. Le Grand Huard punirait sévèrement celui qui braverait ses lois, car la nuit était son royaume exclusif.

Le sorcier de la tribu entretenait cette crainte en parlant de punitions terribles.

« Si l'un de vous ose sortir, il sera emporté dans le royaume de la nuit et jamais plus il ne reverra les siens, » répétait-il à tout moment.

Ainsi, quand, à la brunante, on sentait descendre l'obscurité, chacun attendait le chant du huard en achevant ses tâches. Aussitôt que le chant mélodieux se faisait entendre, on s'empressait de ranger les canots au sec et tous se réfugiaient à l'intérieur des logis. Personne n'avait jamais osé sortir et regarder la nuit en face.

Or Onas avait un fils, Napiwa, à qui il enseignait avec fierté tout ce qu'il faut savoir pour devenir un grand chasseur et, plus tard, un chef sage et courageux.

Sa femme Niska aimait beaucoup leur fils. Elle passait ses journées à le regarder grandir et à lui broder de beaux mocassins et d'amples tuniques de peau.

Napiwa avait quinze ans et il avait déjà fait ses preuves comme chasseur et comme guerrier. Tous vantaient sa valeur et son endurance. Depuis quelque temps, Napiwa s'était mis à réfléchir.

Il était terriblement agacé de voir sa tribu accorder foi aveuglément à cette croyance à propos du dieu huard et de la nuit. Il refusait d'y croire. Il interrogeait les anciens, il essayait de discuter, de comprendre; mais tout le monde prenait peur quand il abordait le sujet. Alors, un jour, n'en pouvant plus, il dit tout haut ce qu'il pensait :

« Je ne crois pas ce que nous enseigne le sorcier à propos du Grand Huard! »

« Comment? » s'écria son père, « tu oses contredire le sorcier? Malheur à toi, mon fils. Que le Grand Huard ne t'entende pas! » Napiwa n'osa pas répondre à son père. Mais, pour lui tout seul, il pensa : « Cette nuit, je sortirai voir la lune et les étoiles que je ne connais pas. Au diable le Huard. »

Lorsque tout le monde fut endormi, Napiwa se leva sans bruit et sortit du logis. Le cœur battant, il regarda la lune et admira les étoiles. Il prit un canot et un aviron et s'enfuit sur le lac.

Au matin, un des chasseurs courut avertir le chef qu'il manquait un canot. Onas se leva.

« Quelqu'un a-t-il quitté le village? » demanda-t-il.

« Je ne sais pas, » répondit le chasseur.

Alertée par le bruit des voix, Niska se retourna vers le lit de branches de sapin où dormait Napiwa. Il était vide! Avant même de regarder, elle avait su dans son cœur que Napiwa était allé braver le Huard. Elle n'osa rien dire. Mais quand Onas constata l'absence de son fils, il se fâcha.

« À cette heure-ci, il doit déjà être mort! Le sorcier va devoir préparer la cérémonie des morts, » dit-il sans manifester plus d'émotions.

Le sorcier se retira dans son logis pour faire ses préparatifs et invoquer les esprits.

« L'offense est grave, » dit-il. « Il faudra signer les offrandes aux dieux pour réparer la faute de Napiwa. »

Mais Niska refusa d'accepter si vite la mort de son fils chéri.

« Le huard l'a peut-être épargné. Pourquoi ne pas envoyer quelqu'un à sa recherche? »

« Où chercher? Au royaume de la nuit? » répondit Onas irrité de son audace.

« Sur le lac, » dit Niska.

Mais elle voyait bien que ni les chasseurs, ni le sorcier, ni son mari ne conservaient l'espoir de retrouver Napiwa. Leur crainte du Grand Huard était telle qu'ils ne pouvaient que s'incliner devant sa puissance. Tandis que pour elle, sa tendresse pour son fils l'emportait sur tous les autres sentiments. Bien sûr, elle aussi craignait et respectait le dieu huard et la puissance des manitous, mais son cœur de mère refusait d'accepter la fatalité et la perte de son fils.

« Quand le soleil sera droit sur nos têtes, si Napiwa n'est pas de retour, j'enverrai un canot à sa recherche, » dit enfin Onas pour calmer sa femme.

Puis, chacun au village reprit ses activités. Niska, rongée par l'inquiétude, s'en alla au bord du lac. Elle marcha longtemps sur la berge, scrutant l'eau profonde, là-bas au milieu du lac, où chaque soir le huard lançait son chant-signal.

Elle chercha en vain un indice qui lui révèlerait la présence de son fils. « Était-il pensable qu'un manitou puisse tuer un jeune homme si beau, si plein de promesses? » se demandait-elle. « Non, ce n'était pas possible; le Huard ne peut être cruel à ce point. »

Tout en marchant, Niska ramassa sur la grève un caillou blanc. Elle se mit à le tourner et à le retourner dans sa main comme pour combattre par ce geste son angoisse et son inquiétude. Puis, elle frotta le caillou contre une pierre dure, tout en continuant d'épier le moindre mouvement autour du lac.

Lorsque le soleil fut au zénith, Onas envoya un canot avec deux des meilleurs chasseurs de la tribu à la recherche de Napiwa. Tout le temps qu'ils fussent partis, Niska continua de polir le caillou blanc, qui devint lisse et brillant. Machinalement, elle y perça un trou et l'enfila sur une lanière de cuir qu'elle glissa à son cou.

Le soir arriva et les chasseurs revinrent au village sans Napiwa. Niska et les autres se dépêchèrent de rentrer avant la tombée de la nuit. Onas essaya de raisonner sa femme, mais elle ne voulait pas accepter la mort de son fils.

« Demain, tu enverras encore un canot à sa recherche, » pria Niska.

Onas accepta malgré sa résignation, car lui aussi avait beaucoup de chagrin d'avoir perdu son fils. Pendant les cinq jours qui suivirent, Onas envoya un canot, puis deux canots à la recherche de Napiwa. Ils partaient le midi et revenaient le soir sans rien rapporter. Niska, elle, marchait, marchait autour du lac sans jamais perdre espoir. Chaque jour, elle ramassait un caillou blanc sur la

grève et le frottait contre une pierre pour s'occuper. Le soir, elle le perçait d'un trou et l'enfilait sur sa lanière.

Le sixième jour, bien avant le coucher du soleil, Niska entendit des voix venir du lac et le bruit des pagaies dans l'eau. Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle se mit à courir. Toute la tribu descendit vers le lac pour accueillir les canots. Même le sorcier qui avait été forcé de retarder la cérémonie des morts vint voir ce qui se passait.

On avait retrouvé Napiwa vivant! Napiwa sortit du canot et marcha dans l'eau vers le rivage. Tous le regardaient avancer en silence. Niska s'élança vers lui pour l'embrasser. Puis, on l'entoura et il se mit à raconter :

« Le ciel était noir, noir, mais des milliers d'étoiles brillaient. Je ne me lassais pas de les regarder, mais mon canot a chaviré. Je ne voyais rien, je ne sentais rien. J'ai essayé de nager, mais d'étranges remous m'ont emporté. Mon canot a disparu. J'ai crié puis… je ne sais plus. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais au sec dans un nid de branches et de feuilles. Le Grand Huard se tenait près de moi. Il m'a parlé tout doucement. Il m'a apporté du poisson à manger et de l'eau à boire. Petit à petit, mes forces sont revenues. Le huard ne semblait pas offensé de ma bravade, au contraire. Je me sentais bien chez lui; je ne pensais même pas à partir. Puis, aujourd'hui, j'ai vu les canots et je me suis souvenu… »

Niska se leva et alla vers son fils. « Viens, » dit-elle.

Elle l'entraina vers le rivage et lui fit signe de ne pas bouger. Sous les yeux de tous, Niska prit un canot et s'en alla toute seule vers le milieu du lac. Personne n'osait rien dire, pas même Onas, pas même le sorcier. Sur le visage de Napiwa, qui la suivait du regard, se dessinait un sourire.

Niska fila sur l'eau et le chant modulé du huard retentit tout à coup. Tous les gens massés sur la grève frissonnèrent. Le huard lançait son signal et pourtant la nuit était encore loin! Qu'est-ce que ça voulait dire?

Niska continua d'avancer. Sans même agiter la surface de l'eau, le huard apparu devant le canot. Niska s'arrêta de pagayer. Elle retira de son cou le collier de cailloux blancs qu'elle avait polis et repolis tout au long de sa douloureuse attente. Elle se pencha vers le huard qui se tenait immobile sur l'eau sombre. Puis elle lui glissa au cou le collier qu'elle avait façonné. Elle murmura :

« Merci. »

On dit que c'est depuis ce jour que les huards ont autour du cou un magnifique collier de plumes blanches.

La queue de l’ours

(par T-Bone et Papyruss)

C’est l’histoire d’un ours et d’un renard. L’ours avait une belle longue queue, bien touffue et super douce. Tous les animaux de la forêt admiraient la queue de l’ours tellement elle était belle. L’ours aimait bien s’en vanter aussi de sa belle queue, en plus d’être l’animal le plus fort de la forêt. Le renard, lui, avait une petite queue et était très jaloux de la queue de l’ours. Il a donc décidé de voler la queue de l’ours. Pour ça, il avait besoin d’un très bon plan.

Comme on sait, au Québec, il y a l’hiver et l’hiver les lacs gèlent. Le renard lance donc un défi à l’ours : un concours de pêche sur la glace avec leurs queues. Le renard montre à l’ours comment faire et lui explique qu’en mettant sa queue dans un trou dans la glace, il peut pêcher vu que les poissons vont venir mordre la queue et qu’il a juste à sortir sa queue du trou pour attraper le poisson. Le renard convainc donc l’ours de faire le concours avec lui et ils décident que celui qui pêchera le plus de poisson avant le coucher du soleil gagnera. Sauf que le renard, comme on le sait tous, est un renard rusé et ce qu’il va faire, c’est qu’il va dire à l’ours de mettre sa queue dans un trou de pêche sur glace dans lequel le renard sait qu’il n’y a pas de poissons.

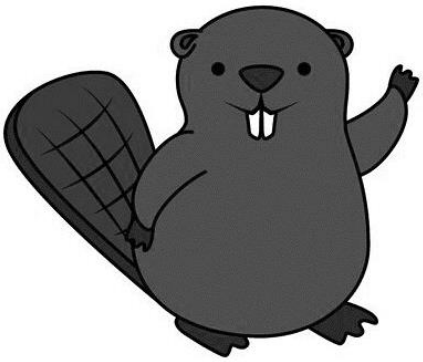
Donc, l’ours va y placer sa queue et attendre et le renard va l’encourager d’attendre longtemps en lui disant qu’il est capable, de continuer et de persévérer. Pendant ce temps-là, le renard pêche plein plein plein de poissons dans son trou où il y a des poissons. L’ours, orgueilleux, continue de laisser sa queue pendre dans l’eau très froide, en espérant avoir un poisson, pendant plusieurs heures. Le renard, lui, pêche des poissons en souriant.

À la fin du défi, le renard a bien sûr gagné le concours vu que l’ours n’a rien pêché. Sauf que lorsque l’ours essaie de sortir sa queue, il se rend compte que celle-ci a gelé dans le lac et qu’il n’est plus capable de la sortir du trou. Le renard avait fait le trou exactement pour que la queue de l’ours reste coincée sous la glace, congelée. L’ours essaie quand même de sortir sa queue, mais vu qu’elle était gelée, la queue casse. La belle queue de l’ours touffue reste coincée sous la glace! L’ours part du lac, tout triste et le renard creuse autour de la queue avant de l’emporter dans son terrier.

C’est pour ça que maintenant, les ours ont juste une petite queue et que les renards, qui ont volé la queue de l’ours, ont une belle longue queue touffue.

La queue du castor

(par T-Bone et Papyruss)



Il y a très longtemps, les castors avaient les queues les plus douces et les plus duveteuses de toute la forêt, comme de gros toutous. Ils s'en vantaient énormément et étaient très fiers de leurs queues. Tous les autres animaux de la forêt les admiraient, tellement leurs queues étaient belles. Les castors étaient aussi les animaux les plus courageux de la forêt et n'avaient peur d'aucun danger, pas des éclairs, pas du feu, pas des ours, de rien.

Mais un jour, un immense feu de forêt s'alluma dans toutes les forêts du Québec. Tous les animaux s'enfuirent de leurs maisons adorées et essayèrent de se trouver un endroit loin du danger, mais le feu était trop gros. Les castors, des animaux courageux, décidèrent de rester et d'essayer de sauver une partie de la forêt et des maisons des animaux du Québec. Donc, ils se sont rassemblés et tous ensemble ont commencé à utiliser leurs longues queues touffues pour éteindre les flammes. Tous les castors ensemble ont battu les flammes PAT PAT PAT pour les éteindre et après plusieurs heures, ils réussirent à éteindre le feu et sauver les maisons des autres animaux et les arbres de la forêt.

Mais, pendant que les castors tapaient les flammes, les longs poils de leurs queues commencèrent à prendre en feu. De plus en plus, leurs queues brulaient jusqu'à tant qu'il ne reste presque plus de poils sur leurs queues. Les seuls poils qui restaient étaient mini-riquiqui et pas du tout doux ou agréables à flatter. En sauvant la forêt, les castors avaient perdu le poil de leurs queues et avaient rendu leurs queues plus plates, à force de taper avec, comme on les connait aujourd'hui. Mais, au lieu d'être triste d'avoir perdu leurs belles queues, les castors étaient fiers. Leurs queues étaient devenues des symboles de leur courage et les animaux de la forêt les reconnaissent grâce à ça aujourd'hui, surtout quand les castors tapent avec leurs queues sur l'eau!

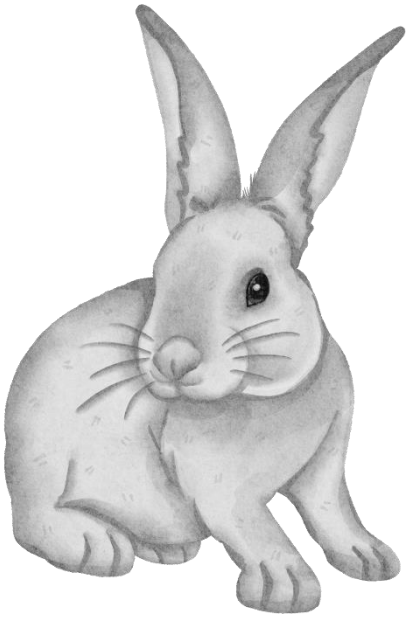
Les castors ont aussi trouvé une autre utilité à cette nouvelle queue, pas juste éteindre des feux. Ils s'en servent maintenant pour se construire un nouveau type de maison : des huttes sur l'eau qui sont plus difficiles à bruler. Les castors utilisent leurs queues pour taper la boue sur leurs maisons pour les rendre plus solides et aussi pour nager dans l'eau autour de leurs maisons. Ils vont bien plus vite avec leurs queues et leurs pattes palmées et peuvent arriver plus vite aux incendies pour les éteindre et continuer de sauver la forêt du Québec.

Lapin, lapin

(par T-Bone et Papyruss)

Voici l'histoire de pourquoi on dit « Lapin, lapin » quand on veut éloigner la fumée d'un feu de camp de notre visage…

Notre histoire commence il y a très longtemps, avant que les colons français arrivent sur le territoire québécois, quand il n'y avait que les peuples autochtones. Dans un petit village, les habitants, qui vivaient principalement, comme on le sait, de la chasse, de la pêche et de la cueillette, incluaient un homme dont le nom voulait dire Jambe-qui-boite. Jambe-qui-boite, comme son nom l'indique, avait de la difficulté à marcher. Il avait une jambe qui était plus courte que l'autre, ce qui rendait la chasse difficile, quasi impossible pour lui. Il ne pouvait pas non plus pêcher vu que sa démarche faisait trop de bruit et effrayait les poissons dans les rivières. Donc, il ne pouvait qu'aider un peu avec la cueillette. Mais, Jambe-qui-boite voulait se rendre plus utile en ramenant plus que des fruits qu'il cueillait. Il voulait aussi ramener de la viande pour nourrir sa famille. Il a donc inventé et perfectionné des pièges pour attraper les plus petits animaux, ce qu'on appelle aujourd'hui des collets. Jambe-qui-boite avait installé ses collets un peu partout dans la forêt autour du village et de cette façon-là, il pouvait ramener un peu de viande pour sa famille.



Comme tous les jours, Jambe-qui-boite part récolter les animaux qu'il a attrapés dans ses collets. Il part tranquillement, vu qu'il a de la difficulté à marcher. Jambe-qui-boite a dix collets dans la forêt et un chemin qu'il prend tous les jours pour vérifier ses prises. Il arrive au premier piège et y trouve une perdrix. Il la ramasse, replace le premier piège et remercie l'esprit de la perdrix de s'être laissé prendre. Les autochtones, comme on le sait, remerciaient les esprits des animaux qu'ils tuaient d'avoir donné leurs vies pour la survie de leur famille. Jambe-qui-boite avait donc l'habitude de remercier chaque esprit quand il récoltait ses prises. C'était une question de respect mutuel entre les humains et les animaux et c'était une partie très importante des croyances autochtones.

Après avoir pris le temps de remercier les esprits, Jambe-qui-boite s'en va vers son deuxième piège. Ça lui prend plusieurs minutes, vu que ses pièges sont loin les uns des autres. Son deuxième piège a attrapé un petit écureuil avec un peu de viande, ce qui est mieux que pas du tout, on s'entend. Encore une fois, Jambe-qui-boite remercie les esprits. Donc, Jambe-qui-boite arrive à son

troisième piège, où, malheureusement, aucun animal n'a été pris. Ce n'est pas grave, il continue son chemin. Au quatrième collet, Jambe-qui-boite est tout heureux parce qu'il y a ici aussi un animal qui s'est fait attraper. Il récolte l'animal, remet en place son piège, pour attraper d'autres animaux, et remercie les esprits. Il reprend son chemin et au cinquième piège, voit qu'il n'y a rien ici non plus. Continue jusqu'au sixième piège et encore une fois : rien. Jambe-qui-boite se dit : « Voyons donc, trois pièges sans prises, c'est beaucoup. Ce n'est pas une bonne journée pour mes prises… »

Il continue son chemin. Rendu proche du septième, Jambe-qui-boite commence à tousser un peu et à avoir de la difficulté à respirer. Il sent aussi une odeur bizarre dans l'air. Il se dit que ça ne doit pas être trop grave et continue son chemin.

Rendu au huitième piège, toujours rien, comme au septième. Mais là, Jambe-qui-boite commence à avoir de la difficulté à voir, comme si un brouillard épais se créait autour de lui. Il a de plus en plus de difficulté à respirer, mais continue son chemin en se disant qu'il ne lui reste plus que deux pièges. Il va être capable de finir sa tournée rapidement et de rentrer après au village.

Il arrive au neuvième piège et le nuage s'épaissit encore plus et l'odeur sent de plus en plus fort et de plus en plus mauvais. Jambe-qui-boite n'a jamais vu ça de sa vie et il commence à avoir chaud en plus. Vous aurez peut-être deviné que ce n'est pas un brouillard bizarre, mais un feu. Jambe-qui-boite, lui, comme il n'en a jamais vu avant, ne se rend pas compte qu'il est en danger encore.

Rendu au dixième collet, encore une fois, il n'y a rien. Jambe-qui-boite regarde alors autour de lui et comprend tout d'un coup d'où venait le brouillard. Il lève les yeux et tout autour de lui, il y a des flammes immenses. Il est pris dans un feu de forêt. Il n'a nulle part pour s'enfuir et sortir de la forêt et de toute façon le brouillard, qui est en fait de la fumée, l'empêchait de bien voir autour de lui. Il ne voit pratiquement rien.

Jusqu'au moment où il voit un petit lapin, plus petit que ceux que Jambe-qui-boite voit habituellement. Il plisse les yeux pour voir au travers de la fumée et voit le petit lapin qui brille on dirait. Le lapin était grand peut-être comme une pomme. D'habitude, c'est la taille des bébés lapins, mais celui-là à l'air d'un adulte.

À travers la fumée, le petit lapin regarde Jambe-qui-boite et commence à taper de sa patte. Il attire l'attention de Jambe-qui-boite comme ça. Il regarde le lapin et pense qu'il imagine peut-être le mini lapin brillant. Jambe-qui-boite se dit : « Il est ben curieux le lapin, mais on dirait qu'il veut que je le suive… » Vu qu'il n'a pas d'autres options ou d'autres idées pour sortir du feu, Jambe-qui-boite décide de suivre le lapin.

Le lapin le guide vers un petit passage entre les flammes que Jambe-qui-boite n'avait pas vu avant. Il passe là et continue son chemin un peu avant d'être encore une fois entouré par les flammes. Jambe-qui-boite aperçoit par contre le petit lapin qui tape de la patte pour lui dire de se dépêcher et lui fait des signes de l'oreille pour lui montrer le chemin. Donc, Jambe-qui-boite continue à suivre le lapin. Il arrive à une autre issue et le lapin le guide dans la forêt comme ça pendant un bon bout pour échapper aux flammes.

Jambe-qui-boite commence à se demander si le lapin a vraiment un instinct de survie pour trouver les issues et se sauver du feu ou si le lapin ne serait pas peut-être un lapin magique qui est capable d'éloigner les flammes et la fumée autour de lui. Il se pose vraiment plein de questions en suivant le lapin jusqu'à ce qu'ils arrivent à la rivière où se trouvait son village. Son village, vu qu'il était de l'autre côté de la rivière, était sain et sauf. Jambe-qui-boite peut donc traverser la rivière avec son canot et se réfugier de l'autre côté. Le feu ne peut pas passer par-dessus la rivière, vu que les arbres ne se touchent pas.

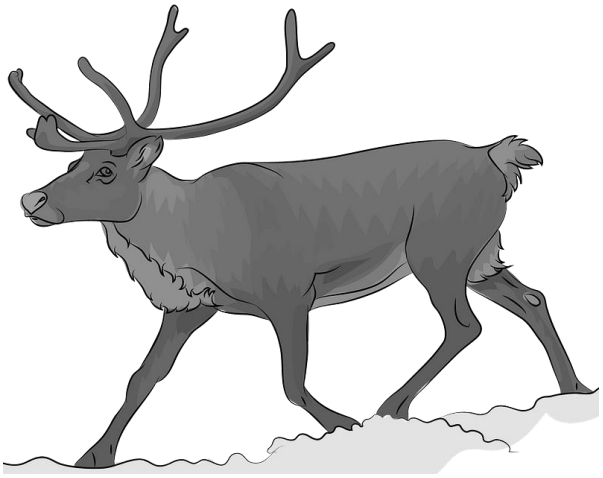
Jambe-qui-boite va rejoindre son village et leur raconte son histoire. Plusieurs se disent au début que c'est impossible, que Jambe-qui-boite à inventé une histoire, mais certains le croient. Ils savent que ce serait impossible pour Jambe-qui-boite de revenir de lui-même parce que le feu est pris en plein milieu d'où Jambe-qui-boite à installer ses collets. Ils commencent donc à croire et à partager l'histoire de Jambe-qui-boite en disant qu'il y a un petit lapin dans les forêts autour de nous qui aurait le pouvoir d'éloigner les flammes et la fumée et de nous en protéger. C'est pour ça que quand un feu de camp nous envoie de la fumée dans le visage, on dit « Lapin, lapin » pour appeler l'esprit du petit lapin protecteur et éloigner la fumée.

Le caribou à un bois

(par Mowgli et Papyruss)

Avant de commencer l'histoire, il faut savoir que le caribou est un grand animal qui vit dans le nord du Canada et qui se déplace en troupeaux. Les troupeaux sont immenses avec des centaines de caribous et sont dirigés par un chef des caribous.

Il y a eu un chef un moment donné qui était spécial. Il était spécial parce que ses bois étaient tellement grands que quand on essayait de voir le bout, on devait lever les yeux tellement haut qu'on était ébloui par le soleil et on n'arrivait pas à voir le bout. Ils étaient tellement grands que plusieurs oiseaux pouvaient venir se poser sur les bois du chef pour prendre une pause. Et pas juste les petits oiseaux, mêmes les grands oiseaux venaient parfois se poser sur les bois du grand chef.



Ce caribou-là avait un fils. Il était un peu le contraire de son père, un grand galet, un peu fragile, pas fait fort, maladroit et les autres caribous le mettaient un peu de côté vu qu'il était différent.

Il y a un moment vraiment important dans la vie des caribous : leurs premiers bois. Les bois des caribous poussent durant une période précise : au printemps.

Le jeune caribou était un peu stressé d'avoir ses premiers bois. Pour la première fois, il allait avoir des bois et son père, le chef du troupeau, avait les plus gros bois que le troupeau n'ait jamais vus. Il se demandait si ses bois allaient être aussi beaux, aussi grands que ceux de son père et il devenait anxieux.

Le jeune caribou, on se souvient, n'avait pas d'amis caribous, mais il avait un ami moineau. Ce petit moineau-là n'avait pas besoin de gros bois pour se poser et donc il se posait sur la tête du jeune caribou pour lui jaser.

Le moineau, qui voyait que son ami était anxieux, lui demanda ce qui n'allait pas. Le jeune caribou répondit :

« Ben qu'est-ce qui arriverait si j'ai juste des petits bois? Mon père a les plus gros bois jamais vus… »

« Ben, tu sais, chaque personne est unique. Pis en plus, des bois, ça finit toujours par tomber pis par repousser plus fort. »

« Oui, mais les premiers bois, c'est les plus importants! »

« Avant de stresser autant, attends qu'ils poussent pis tu vas voir ce qui va se passer. »

« Ok… »

Le printemps commença à se pointer le bout du nez. La neige commençait à fondre, les arbres se préparaient pour leurs nouvelles feuilles, les animaux se réveillaient tranquillement, les journées se rallongeaient.

Un matin, le jeune caribou sentit une petite bosse sur sa tête. Il commença à paniquer. Est-ce qu'il s'était cogné? S'il avait une bosse sur la tête, est-ce que ses bois pourraient pousser quand même? Est-ce qu'ils pousseraient gros ou tout croche?

« Qu'est-ce que je fais? Qu'est-ce que je fais? »

Le moineau lui dit : « Heille! Tu le sais, on en a parlé, tes bois vont pousser… »

« Oui, mais s'ils ne sortent pas? »

Le caribou paniquait, c'était intense! Ça faisait vraiment peur! Le petit moineau essaya quand même de le calmer…

Les jours avançaient et les semaines aussi et les autres caribous commençaient à avoir de beaux grands bois, mais le jeune caribou avait encore ses deux petites bosses. Il ne comprenait pas pourquoi ça ne sortait pas et les autres caribous commençaient à se moquer de lui et à l'isoler encore plus. Le jeune caribou paniquait encore plus, mais son ami le moineau continuait de le rassurer : « Attends que tes bois sortent avant de paniquer! Ça ne devrait pas être trop long. » Le caribou se calma un peu.

Un matin, le caribou se réveilla et sentit sa tête qui était un peu plus lourde. Il ne comprenait pas ce qui se passait parce que sa tête penchait toujours du même côté. Il décida d'aller voir au ruisseau à quoi il ressemblait. Il se pencha et tomba face à face avec son reflet. Il hurla : « AAAAAAAAAAAH!! » C'était tellement fort, qu'il y aurait eu une avalanche dans les montagnes proches.

Le caribou avait juste un bois, un gros bois, mais juste un. L'autre n'était même pas encore sorti! Panique générale, il avait vraiment peur et même si le petit moineau essayait de le calmer, ça ne fonctionnait pas.

« Qu'est-ce que je vais faire si l'autre bois ne sort pas? Je vais avoir l'air fou, tout le monde va rire de moi encore plus, mon père ne va plus m'aimer… »

« ÇA SUFFIT! Tout va bien aller! » C'était le petit moineau.

« C’est facile à dire quand ce n’est pas toi qui a juste un bois sur la tête! »

« Regarde, tout arrive pour une raison. À l’automne, ton bois va tomber et peut-être que l’année prochaine tu vas en avoir deux! »

Ça fait que cet été-là, le jeune caribou n’avait qu’un seul bois. C’était vraiment difficile parce que quand ton père a les plus grands bois, tout le monde s’attend à ce que tu aies aussi des grands et beaux bois, au pluriel! Et lui n’en avait qu’un seul… Quand il marchait, sa tête penchait et sa démarche avait l’air bizarre, ce qui faisait rire les autres caribous encore plus! Le jeune caribou a donc passé cet été-là isolé, presque toujours seul, juste avec son ami le petit moineau.

Quand l’automne arriva, que la température baissa et que les feuilles devinrent rouge et orange, les bois des caribous commencèrent à tomber. Le jeune caribou espérait que le sien aussi tomberait, mais ça prenait du temps. Il recommença à paniquer et disait au moineau :

« Qu’est-ce qui va arriver si mon bois ne tombe pas? »

« Ben non, s’il est sorti, il va finir par tomber. C’est toujours comme ça. »

Le jeune caribou n’avait pas le choix de le croire, vu que c’était la première fois qu’il avait des, ou plutôt un, bois.

Un matin, le jeune caribou se lève et voit que son bois était tombé par terre. C’était le caribou le plus heureux du monde! Il était tellement content qu’il courut aller voir son père et lui dit :

« Papa, papa! Regarde, mon bois est tombé! J’ai vécu le pire été de ma vie! Il n’y avait personne qui me parlait sauf mon ami le moineau. Tout le monde riait de moi… »

Son père lui expliqua alors que même si quelque chose est vraiment difficile, qu’un problème semble éternel, il va toujours y avoir une fin et une solution, qu’aucun problème ne peut durer pour toujours!

Légende de la Terre et l'eau salée

(par Pop Corn)

Tout a commencé il y a 400 000 ans. Il y a très très longtemps! Nous n'étions pas nés, même nos grands-parents et nos arrière-grands-parents n'étaient pas nés. C'était une époque où la planète Terre en était à sa conception. Elle ne ressemblait pas du tout à ce qu'on connait de notre planète aujourd'hui. Il n'y avait pratiquement rien sur la planète. C'était seulement une grosse boule de terre avec un noyau. Comme si tu faisais une boule de neige avec de la terre à la place de la neige.

Les seules créatures vivantes, c'étaient les géants de l'espace. Ils étaient tellement grands! Pour eux, le Soleil, c'était comme un très gros ballon de plage. Ils vivaient dans une autre galaxie. Après une très grosse discussion des chefs géants, ils ont décidé de venir dans la Voie lactée, la galaxie où nous sommes. Ils y ont trouvé la Terre qui n'était faite que de terre. Ils ne trouvaient pas qu'elle était très belle. Ils avaient pour mission de la rendre beaucoup plus belle, pour qu'il puisse y avoir des gens qui y vivent.

Ils ont nommé la planète « Terre » parce qu'elle était uniquement faite de Terre. Les géants ont décidé de faire des constructions pour la planète. Ils ont allongé leurs bras le plus qu'ils pouvaient et ont pris une partie du Soleil pour le mettre autour du noyau de la planète pour protéger le noyau afin qu'il ne se détruise jamais. La partie du Soleil qui est normalement du gaz autour du Soleil est devenue liquide en étant autour du noyau et c'est ce qui a été appelé la lave.

Cependant, afin de rentrer cette lave, les géants ont dû faire des trous dans la planète pour y insérer ce liquide. Les trous qu'ils ont créés, ce sont les volcans qui se retrouvent un peu partout sur la planète. Ils ont ensuite décidé de créer une façon de mettre de la beauté sur cette surface. On s'entend qu'une boule de terre avec un noyau et une protection, ce n'est pas joli du tout. Ils ont trouvé des petites plantes qui étaient très belles dans une galaxie qui se trouvait à côté. Ils ont appelé cette plante « un arbre ». Les arbres n'étaient pas tous identiques, mais, en se mettant proches, leurs racines se sont collées et ont créé d'autres

sortes d’arbres. Au départ, il n’y avait que des érables et des sapins. Toutefois, avec les racines des arbres, il y a eu des pins, des bouleaux, des chênes et plein d’autres sortes d’arbres partout à travers le monde.

Après avoir fait autant de changements sur la planète, ils ont décidé de partir de la Planète. Mais c’est là que l’histoire de Lexie commence. Lexie était une géante qui savait tout. Elle savait toujours quoi faire pour résoudre un problème. Quelqu’un avait une question : ils allaient voir Lexie, elle avait assurément la réponse. Je vous le dis : elle savait vraiment tout.

Il n’y avait qu’une seule chose que Lexie n’avait jamais connue avant de venir sur la planète Terre. C’était l’amour. Dans la galaxie d’où les géants venaient, personne ne l’aimait. Elle était trop différente de tout le monde. Une jeune géante comme elle était qui savait autant de choses, ça faisait peur à tout le monde. Elle n’avait qu’une seule amie et elle était partie avec ses parents explorer une autre galaxie très loin. Donc, Lexie n’avait plus personne pour la défendre devant les autres et avec qui jouer.

Lexie n’allait vraiment pas bien depuis quelques mois. Jusqu’au jour où elle a été engagée pour venir s’occuper de la planète Terre dans la Voie lactée. Elle a accepté tout de suite, elle se disait qu’elle pourrait rencontrer de nouveaux géants et se faire des amis. Vous n’en croirez jamais vos oreilles, mais c’est ce qui est arrivé.

Lorsqu’ils ont construit les différents éléments de la Terre, Lexie s’est fait un ami, Bao. Bao était un géant de son âge et il avait autant de connaissances extraordinaires qu’elle. Elle n’a jamais pensé une seule seconde de sa vie, que ça pourrait arriver un jour. Cependant, sur la planète Terre, ça s’est produit.

La fabrication de la Terre a duré quelques années. Les géants se sont installés temporairement sur la planète pour que ça soit plus facile de bien travailler. Durant ces années, Lexie et Bao sont tombés amoureux l’un de l’autre. Ils passaient toutes leurs journées de fin de semaine ensemble. Ils avaient même planifié leur retour dans leur galaxie pour habiter ensemble, avoir des enfants et avoir la plus belle vie du monde.

Cependant, lorsque le moment était venu de quitter la Voie lactée pour retourner chez eux, le géant en chef a dit à Lexie qu’elle devrait rester sur la planète Terre pour s’occuper des constructions. Le chef lui a dit qu’elle devra rester là durant 15 ans. C’est long, 15 ans. Elle ne voulait pas rester. Elle ne voulait pas quitter son amoureux. Elle savait que s’ils se quittaient maintenant, ils ne se reverraient plus jamais. Le chef l’a obligé à rester sur la planète. Elle n’a pas pu embarquer dans le vaisseau qui ramenait les géants chez eux.

Elle est donc restée sur la planète et lorsqu'elle regardait son beau Bao quitter vers les autres galaxies, elle s'est mise à pleurer. Elle a pleuré toutes les larmes de son corps. Elle a pleuré sans arrêt durant une semaine. C'est après cette semaine-là que l'eau salée est apparue. Les larmes de tristesses de Lexie avaient fait de l'eau salée et ont créé des océans. Lorsqu'elle n'avait plus de peine, elle a réessayé de pleurer pour refaire d'autres océans, mais tout ce qu'elle avait de larme n'était plus salés. Elle a donc créé des océans d'eau douce. On raconte que la géante a réussi à retourner chez elle, mais a laissé une petite surprise pour les futures espèces qui y vivraient, mais n'a pas dit ce que c'était. Donc, quelque part sur la planète, il y a un petit cadeau laissé par Lexie.

Légende du Yéti

(à raconter dans le pavillon de la faune et de la flore)

(par Flore et Éclipse)

(Montrer la fourrure bleue, demander de quel animal il s'agit. Lorsque tu racontes la légende, tu peux poser des questions de connaissances aux enfants. Tu peux sauter des parties de la légende si tu manques de temps)

D'où vient le yéti, selon vous? Il vient des montagnes, de l'Himalaya, au Népal/Tibet.

Par contre, ce n'est pas un animal qui est bleu. C'est étrange que notre fourrure soit bleue, non? Normalement, un Yéti est blanc. Avec cette légende, nous allons comprendre pourquoi notre yéti a la fourrure bleue.

L'histoire s'est déroulée en 2016. Notre Yéti vit dans l'Himalaya, à 8000 mètres d'altitude. Presque l'altitude de l'Everest! C'est très haut. Il y fait extrêmement froid. Mais, notre yéti s'ennuie. Il n'a pas grand-chose à faire. Le seul animal qu'il voie une fois de temps en temps est le yak. À quoi ressemble un yak?

Le yéti vit dans la neige tout le temps et il a vraiment envie de voyager. Il a envie de sortir de sa zone de confort et de voir des humains. Donc, il décide de partir vers l'ouest. Imaginez-vous votre carte géographique. En partant du Népal, dont la capitale est Katmandou, le premier pays qu'il rencontre est le Pakistan. Il voyage durant la nuit et il dort durant le jour pour ne pas provoquer les humains. On n'oublie pas que notre yéti est haut comme trois humains, il peut faire très peur! Il va dans la capitale du Pakistan, Islamabad. Plus à l'ouest encore, il arrive dans un pays qui se nomme l'Afghanistan. Il va encore dans la capitale, Kaboul. Il décide de se rendre encore plus à l'ouest! Il arrive en Iran, l'ancienne Perse, dont la capitale se nomme Téhéran. Il arrive ensuite en Irak, dont la capitale est Bagdad. Puis, il marche jusqu'en Arabie Saoudite, dont la capitale est Riyad. Dans les champs, il aperçoit des drôles d'animaux qui plantent dans le sol (faire le mouvement avec ses bras). En s'approchant, il se rend compte que ce ne sont pas des animaux! Ils sont faits en métal! C'est alors qu'il comprend que ce sont des pompes de pétrole. On se souvient que l'Arabie Saoudite est un grand producteur de pétrole!

Lorsqu'il veut aller encore plus à l'ouest, il s'aperçoit qu'il doit traverser un cours d'eau. C'est la frontière de l'Asie. Il voit le canal, creusé par les humains, pour permettre le passage des bateaux de marchandise de la mer Rouge jusque dans la mer Méditerranée. C'est le canal de Suez. Si ce canal n'existait pas, les bateaux auraient dû faire le tour de l'Afrique par le sud pour se rendre de l'autre côté du continent. Notre yéti traverse donc le canal de Suez.

Il arrive dans un autre continent, l'Afrique. Au lieu d'avoir les pieds dans la neige, il a les pieds dans le sable! Il se trouve dans le plus grand désert du monde, le Sahara. Il est surpris, parce qu'il voit des animaux qu'il n'a jamais vus auparavant. Il aperçoit, par exemple, un gros animal avec une grande bosse sur le dos. C'est le dromadaire. Il apprend que le dromadaire sert à se promener dans le désert, à transporter de la marchandise, à faire des courses et à faire du troc. Les habitants peuvent s'acheter des objets en échange de dromadaires. Le yéti rencontre aussi un serpent, qu'on appelle une vipère aspic. C'est le serpent qui a empoisonné Cléopâtre! Il rencontre aussi un petit renard du désert, le fennec. Il n'avait jamais vu cela!

On se souvient que l'on est en 2016. Il s'est passé quelque chose de très spécial en 2016. Notre yéti se couche, dans le désert, à la belle étoile. Le lendemain matin, quand il se réveille, il neige partout autour de lui. C'est la seule année qu'il a neigé dans le désert. Ça lui fait du bien, parce que ça lui rappelle sa maison, l'Himalaya. Mais, peu de temps après le lever du soleil, il commence à faire très très chaud. Il fait environ 40 degrés. Donc, lorsque la température devient trop chaude, il décide d'aller se baigner. Il va dans le plus long fleuve du monde, le Nil. Il traverse 11 pays d'Afrique. Le Nil se sépare en deux branches : le Nil blanc et le Nil bleu. Le Nil bleu est plus foncé, parce qu'il transporte tous les limons des pays par lesquels il passe. C'est ce qui rend les terres fertiles, mais c'est aussi cela qui a transformé mon yéti blanc en yéti bleu. Et oui, sa fourrure s'est colorée grâce à l'eau du fleuve!

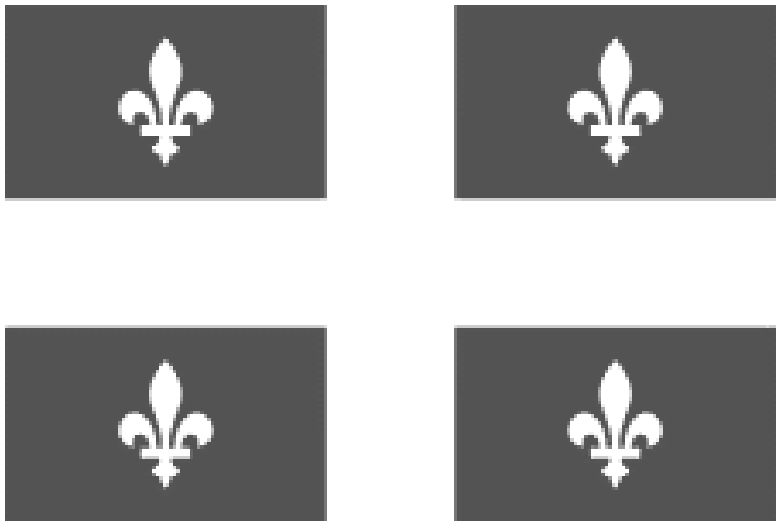
Donc, le nouveau yéti bleu a pris beaucoup de valeur. Il valait très cher aux yeux des humains. C'est alors que l'un des petits fils de Toutankhamon, un pharaon d'Égypte, a pensé que le Yéti bleu allait le rendre riche. Il l'a tué.

En 2016, Flore a vu une annonce sur Marketplace annonçant la vente d'une partie de la fourrure du yéti bleu et elle est sautée sur l'occasion. Elle en a fait un don au Camp Mariste, et c'est pour cela que nous avons la fourrure du Yéti au pavillon de la faune et de la flore.

Savez-vous combien lui a couté la fourrure du yéti?

3 dromadaires!

Légendes traditionnelles québécoises



Alexis le Trotteur

(tiré de *Mon grand recueil de contes*[1], retravaillé par Papyruss)

Alexis Lapointe nait, il y a bien des années, à Charlevoix, en 1860. Quand Alexis est enfant, on entend crier son nom souvent : « Alexis! Mais où est passé ce petit? Alexis! »

La mère d'Alexis a beaucoup de choses à faire… Alexis a treize frères et sœurs! Ses parents n'ont pas le temps de s'ennuyer.

« Alexis, viens souper! »

« Alexis, c'est l'heure de rentrer! »

« Alexis, viens te coucher! »

On cherche souvent Alexis. Il disparait tout le temps! C'est parce qu'il passe des heures à courir. Zoum! Il fait le tour de la maison et de la cour. Zoum! Il traverse les champs tout autour. Zoum! Il fait le tour du village. Alexis adore courir. Du matin au soir, sous la pluie, au soleil ou dans les tempêtes de neige, il court tout le temps. Alexis trotte à toute vitesse et n'arrête que pour aller se coucher. Ses parents disent parfois qu'il courrait avant même de savoir marcher.

Alexis grandit. À l'école, ses camarades se moquent souvent de lui. Ils disent qu'il est lent. Ça veut dire qu'il ne comprend pas tout ce que l'enseignant explique. Mais, Alexis ne s'en fait pas avec ces histoires. Il court toujours, le plus souvent possible. Zoum! Les cheveux dans le vent, ses grandes jambes en mouvement, Alexis est heureux.

Le jeune homme est un véritable phénomène. Au village, tout le monde parle de sa rapidité. Un jour, Alexis déclare : « Je peux courir plus vite qu'un cheval! »

Tout le monde se met à rire, personne ne le prend au sérieux. Mais, Alexis est très sérieux.

Une course est organisée. En plein après-midi, sous le chaud soleil d'été, Alexis se met en place et crie : « Allez, hue, Poppé! » Il s'élance sur la route, le cheval à ses côtés. Alexis prend de l'avance, le cheval ne peut pas le rattraper. Alexis gagne! Une légende vient de naitre. Partout, on parle de son exploit.

Pendant des années, Alexis multiplie les prouesses. Avant chaque course, on l'entend crier; « Hue, Poppé! » C'est ainsi qu'il se surnomme. Peu à peu, les

[1] Latulippe, Martine, et al. *Mon Grand Recueil De Contes Du Québec : 10 Légendes Merveilleuses*. Auzou, 2017, pp. 57-77.

habitants du coin lui attribuent toutes sortes de surnoms. On l'appelle le Cheval du Nord, le Surcheval et surtout Alexis le Trotteur. À chaque nouvelle course, Alexis gagne. Aucun humain ne peut l'affronter, aucun cheval n'arrive à le rattraper!

Un bon jour, un villageois lui dit :

« Tu bats des chevaux, c'est ben beau, mais tu ne pourrais rien contre un train! »

« Ah! Tu vas voir! »

Et voilà notre Alexis qui fait la course contre un train! À la ligne de départ, il se place et crie : « Hue, Poppé! » Il s'élance.

À la surprise générale, Alexis remporte la course! Un homme plus vif qu'un cheval, plus rapide qu'un train! Partout au Québec et aux États-Unis, les exploits d'Alexis font jaser. On dit que c'est l'homme le plus rapide du monde!

La vie continue pour Alexis. Il travaille, il fait de petits boulots ici et là. Il construit des fours à pain, il va livrer du courrier… L'athlète aime bien faire la fête aussi. Alexis danse de sept heures du soir à sept heures du matin et il rentre chez lui en souriant et en trottant. Il ne semble jamais fatigué.

Un jour, le père d'Alexis quitte sa ville, La Malbaie, en bateau. Il doit naviguer quelque douze heures sur l'eau. Quand il arrive à destination, surprise! Alexis l'attend sur le rivage. Il a couru les 146 kilomètres et a battu le bateau. Une autre course de gagnée!

En 1924, durant une autre course avec un train, Alexis se fait frapper. Il était rendu vieux et il n'entendait plus très bien. Certains disent qu'il s'est enfargé et est tombé, d'autres qu'il n'a pas entendu le train le rattraper. D'une façon ou d'une autre, c'était la dernière course d'Alexis et sa première défaite.

Alexis fut enterré dans le cimetière de Clermont où sa pierre tombale tient encore debout disant : « Alexis Lapointe, 1860-1924. »

La chasse-galerie

(tiré de *Légendes du Québec*[2], retravaillé par Papyruss)

Depuis quelques mois déjà, plusieurs habitants avaient laissé leur terre pour se rendre bucher dans les grands bois de la Mauricie. Mais, à mesure que le temps des fêtes de Noël approchait, les bucherons auraient bien voulu retourner danser dans leur village avec leur femme ou leur blonde. Tom Caribou, un solide gaillard qui n'avait pas froid aux yeux et qui se vantait de ne pas avoir « vu un prêtre depuis sept ans, » commença à parler à ses compagnons d'un voyage aller et retour en une nuit, qu'ils pouvaient faire sans qu'il leur coute un sou.

La condition pour y participer n'était pas des plus rassurantes cependant, car ils devaient voyager dans le ciel à travers les nuages sous la gouverne d'un inconnu. En plus, ils devaient éviter tous les clochers d'églises et ils ne pouvaient en aucun cas jurer. Finalement, après quelques rencontres secrètes, six des plus hardis se mirent d'accord pour faire partie du voyage.

Le soir venu, alors qu'il faisait un froid de loup, les hommes s'amenèrent dans la forêt, au milieu d'une éclaircie, marchant à la queue leu leu derrière Tom Caribou qui sentait le whisky à plein nez. Puis, soudain, ils aperçurent sur la neige un long canot d'écorce dans lequel Tom sauta le premier en criant aux bucherons de se dépêcher à l'imiter. Au même moment, un grand homme noir à l'air menaçant sortit d'un fourré et bondit s'assoir sur la pince arrière du canot. Aussitôt, cet étranger se mit à gesticuler et à hurler des paroles qui firent frémir les passagers. Pouf! Le canot partit alors en trombe dans les airs avant même que les bucherons apeurés eussent le temps de sauter par-dessus bord.

Tom avait bien raison, les bucherons voyaient maintenant défiler à des centaines de pieds plus bas les lumières des maisons et bientôt, ils reconnurent des villages où ils avaient passé en montant vers les chantiers forestiers. Lorsqu'ils atterrirent finalement derrière une maison où la danse battait son plein, ils commencèrent par se frotter la figure avec de la neige pour se donner des rougeurs, car le voyage les avait fait blêmir de peur.

Après avoir dansé et bu leur soul toute la nuit, Tom Caribou réclama les bucherons dans le canot, puisque le jour allait bientôt se lever. Plus chanceux que certains fêtards dont le canot piqua du nez en revenant, le leur les ramena bien d'aplomb vers le camp. Le diable n'avait pas manqué cependant de leur faire jurer qu'ils se reverraient un jour et Tom Caribou se chargea de faire disparaitre les chapelets que les bucherons avaient suspendus aux arbres avant leur embarquement.

[2] Dupont, Jean-Claude. *Légendes du Québec : Un héritage culturel*. Éditions GID, 2008, pp. 242-3.

La Corriveau

(par Papyruss, en partie copié du site *touslescontes.com*[3])

Marie-Josephte Corriveau était une jeune femme qui habitait à Lévis il y a très longtemps, avant la Conquête. Marie-Josephte était belle et avait un des plus beaux sourires jamais vus. Elle était connue pour aimer les hommes et pour s'en lasser rapidement. Un bon jour, elle se maria avec Charles Bouchard, un beau jeune homme de la paroisse.

Après onze ans de mariage, mais aucun enfant, Marie-Josephte sortit un matin de sa maison en hurlant et alla chez la voisine en criant : « Y'est mort! Mon Charles est mort! »

Ben sûr, quand le monde vint pour rentrer dans la chambre de Marie-Josephte et Charles, le corps du dernier était raide et froid dans le lit.

Marie-Josephte pleura son aimé pendant huit mois avant de se remarier. En deuxièmes noces, elle épousa un Raphaël Gagnon, un boulanger. Raphaël n'avait pas peur des rumeurs qui avaient commencé à circuler, disant que Marie-Josephte avait tué Charles en lui versant du plomb dans l'oreille. Il la trouvait tellement belle!

Après quelques mois de mariage, Marie-Josephte et Raphaël commencèrent à se chicaner souvent. Il buvait trop pour son gout à elle, mais il ne voulait pas arrêter. Une bonne fois, après une grosse chicane, Marie-Josephte décida qu'elle en avait eu assez. Elle entra dans la boulangerie de Raphaël, se faufila derrière lui et le poussa dans le four.

Dans le village, on disait que Raphaël était mort parce qu'il avait trop bu. Il était soul et était tombé dans son four par accident, avant de s'y endormir et d'y bruler. Mais certains étaient douteux. Ils croyaient que Raphaël n'était pas tombé tout seul dans le four…

Marie-Josephte se remaria, avec un Jean cette fois. Jean était connu pour être un homme violent et peu patient, mais il aimait pêcher. Le dimanche, après la messe, il se rendait toujours à la rivière dans l'espoir d'attraper un poisson ou deux que Marie-Josephte lui cuisinerait le soir.

Après deux ans de mariage, de coups et de cris, Marie-Josephte s'était tannée de vivre avec Jean. Un beau dimanche, après la messe, Marie-Josephte suivit Jean jusqu'à la rivière et au moment où il s'y attendait le moins, elle le poussa dans la rivière. Ce soir-là, Marie-Josephte fit le tour de ses voisins, demandant si

[3] https://touslescontes.com/biblio/conte.php?iDconte=376

un d'entre eux avait vu Jean depuis la messe. Personne ne l'avait vu. Le lendemain, tout le monde du village se mit à le chercher. Il fallut une semaine complète avant que quelqu'un retrouve le corps noyé de Jean. Marie-Josephte était veuve à nouveau.

Les rumeurs reprirent de plus belle. Marie-Josephte tuait ses maris, Marie-Josephte portait mal chance, Marie-Josephte avait fait un pacte avec le diable…

Malgré tout, Marie-Josephte se remaria une quatrième fois. Louis Dodier était l'heureux élu. Ce mariage-ci semblait bien aller. Les deux s'aimaient beaucoup et Marie-Josephte tomba enceinte.

Un jour, Marie-Josephte s'en alla à l'étable et trouva le corps de Louis sous le cheval, le crâne fracassé. Elle hurla et les voisins accoururent.

« Mon Louis! Le cheval lui a fracassé la tête! Mon pauvre Louis! »

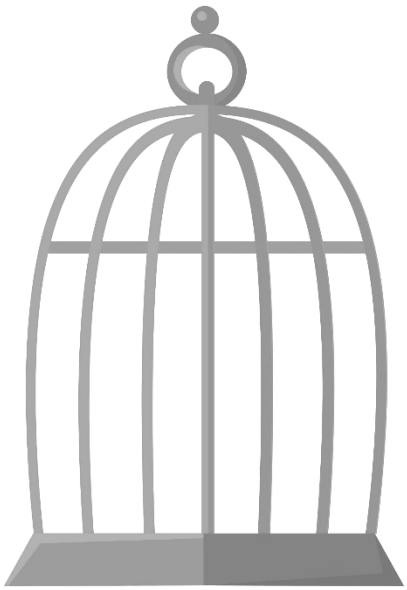
Cette fois, la justice s'en mêla. L'enquête rapporta les faits suivants : Louis Dodier n'avait pas été frappé par les crampons de son cheval, mais bien par une fourche de fer qui fut retrouvée près de son corps, encore maculée de sang. Les enquêteurs exhumèrent même le corps du premier mari pour découvrir que sa mort avait dû être causée par du plomb fondu qu'on lui aurait versé dans les oreilles, pendant son sommeil. Les preuves s'accumulèrent et les gens du village n'eurent plus l'ombre d'un doute de la culpabilité de Marie-Josephte Corriveau. Le procès eut lieu devant une cour martiale, le seul tribunal qui existait alors dans le pays. Durant le procès, alors qu'une jeune femme au nom d'Isabelle Sylvain s'apprêtait à faire son témoignage, un homme aux cheveux blancs se leva brusquement et s'avança vers les juges en disant :

« Arrêtez messieurs ! Ne condamnez pas une innocente, c'est moi qui aie tué Louis Dodier ! » Fondant en larmes, il rajouta : « Je suis le seul coupable ; faites de moi ce que vous voudrez ! »

C'était le père de Marie-Josephte Corriveau, Joseph Corriveau, qui venait de se sacrifier dans l'espoir de sauver la tête de sa fille adorée. La seule personne qui ne sembla pas émue durant ce procès fut la condamnée elle-même : elle accepta froidement le sacrifice de son père, et laissa sans protester la sentence suprême sur la tête de celui-ci. Le 10 avril 1763, Joseph Corriveau fut alors condamné à être pendu pour le meurtre de Louis Dodier. Quant à elle, Marie-Josephte Corriveau fut condamnée à recevoir soixante coups de fouet à neuf lanières, sur le dos nu, à trois lieux différents : sous l'échafaud, sur la place du marché de Québec et dans la paroisse de Saint-Vallier, de même qu'à être marquée d'un M à la main gauche, au fer rouge, pour complicité au meurtre de son mari. On emmena donc Joseph Corriveau en prison où il reçut la confession

par le supérieur des jésuites, à Québec, un révérend père du nom de Glapion. Après avoir reçu sa confession, le bon chrétien Corriveau prit conscience qu'il pouvait bien sacrifier sa vie pour sauver sa fille, mais qu'il ne pouvait sacrifier son âme. Il avoua donc tout au révérend et la vérité fut dévoilée aux autorités.

Un nouveau procès a eu donc lieu le 15 avril 1763, mais cette fois-ci, personne ne vint au secours de la Corriveau. Elle fut exécutée à la manière ordinaire, pendue sur les Plaines d'Abraham. Après l'exécution, on forgea sur le cadavre une cage de fer que l'on suspendit sur la Pointe Lévis, croisement des quatre routes principales à l'époque, où l'on retrouve aujourd'hui le monument de Tempérance de Saint-Joseph de Lévis.



Au travers des années, certains ont dit que la Corriveau descendait de sa potence, la nuit, et suivait les voyageurs attardés. Quand l'obscurité tombait, elle s'enfonçait dans le cimetière pour assouvir son appétit à même les tombes nouvellement fermées. Un maléfice régnait sur la route où les passants qui s'arrêtaient trop longtemps étaient victimes d'accidents fréquents, jusqu'au jour où un prêtre conjura ce sort. On voyait des fantômes, on entendait la cage grincer du haut de l'arbre tout en voyant des monstres et des loups-garous demander la Corriveau en mariage…

Un bon soir, alors que quelques gens du village moins superstitieux en avaient assez, ils ont descendu la cage de la Corriveau pour l'enterrer dans un espace réservé, dans le cimetière à côté de l'église. Certains disent quand même l'avoir vue rôder dans les rues de Lévis après…

Ce n'est qu'en 1830, alors qu'on agrandissait le cimetière, qu'on découvrit la vieille cage de la Corriveau. Elle fut transportée par des cirques et resta pendant quelques années dans un musée de Boston avant d'être rapatriée par des musées de Québec. Elle réside présentement au Musée de la Civilisation.

(La vraie histoire de Marie-Josephte Corriveau n'inclut que deux maris : Charles et Louis. Mais la légende en a inclus jusqu'à sept selon les versions. Voici comment la Corriveau se débarrasse de ses maris dans ces versions : selon la légende, la Corriveau aurait donné de l'eau d'endormitoire à son premier mari afin de l'étourdir pour ensuite placer un oreiller sur sa tête et s'assoir dessus. Le

deuxième mari, alors qu'il dormait dans un lit au grenier, fut assassiné par une corde autour de son cou que le cheval tira de l'autre bout de la fenêtre [forme de pendaison]. La Corriveau empoisonna son troisième mari avec une potion nommée « vert de Paris » qu'elle lui donna alors qu'il avait simplement demandé une simple tisane pour guérir son rhume. Le quatrième mari mourut d'un liquide chaud, de l'étain fondu, versé dans son oreille pendant son sommeil. Le cinquième mari fut assassiné d'un violent coup [de hache, probablement] derrière la tête alors qu'il récitait ses prières. La Corriveau tua son sixième mari avec son alène [un genre de gros poinçon] et la lui passa à travers le ventre. Le septième mari fut assassiné en recevant un énorme coup de fourche à fumier sur la tête.)

La Dame blanche

(tiré de *Légendes du Québec*[4], retravaillé par Papyruss)

Louis Gauthier avait passé l'hiver 1758-59 à mener le canot d'un voyageur qui faisait la traite des fourrures. Lorsqu'il revint chez lui à Beauport, à la fin de mai, il ramenait dix belles peaux de castor. Rose, sa fiancée, avait rassemblé pendant l'hiver un coffre plein de lingerie de maison, son trousseau. Elle était prête à se marier. Le curé de la paroisse avait fait la publication de leur mariage quand, dans la semaine, parvint la nouvelle de l'arrivée par le fleuve de l'armée anglaise.

La veille de la bataille de Montmorency, Rose se rendit aux avant-postes de l'armée rencontrer son fiancé et ils firent ensemble le vœu, si la Vierge le protégeait, de toujours habiller en blanc la première fille qui naitrait de leur mariage. Rose repartit au village en saluant une dernière fois son bien-aimé.

Le lendemain, après la bataille, le capitaine fit le relevé des morts et des blessés; mais il ne retrouva plus le jeune soldat de Beauport. Rose passa la journée à se promener sur la grève, cherchant le corps de son fiancé. Quelques jours plus tard, on retrouva le corps de Louis sur les bords de la rivière Montmorency, près de la chute, blessé; il s'y était trainé pour boire. Un de ses camarades dit à Rose que Louis était mort en appelant sa bien-aimée.

Prise de désespoir, Rose erra longtemps dans les environs des chutes Montmorency, vêtue de sa robe de mariage. Puis, à partir de l'automne, on ne la revit plus. Quelques années plus tard, les habitants qui se rendaient le soir sur les grèves pour y couper du jonc ou faire la chasse aux oiseaux sauvages racontaient qu'ils voyaient parfois une ombre blanche se promener sur les grèves ou près des chutes et qu'ils entendaient crier : « Louis, où es-tu? »

[4] Dupont, Jean-Claude. *Légendes du Québec : Un héritage culturel*. Éditions GID, 2008, pp. 60-1.

Le canot d'or

(par T-Bone et Ghost, experts en canot, et Papyruss)

C'était il y a très longtemps, au début de la Nouvelle-France, quand il n'y avait pas encore beaucoup de colons français. La traite des fourrures était une des activités principales des colons, qui les achetaient des peuples autochtones avec différents objets qu'ils n'avaient pas, comme des outils pour la cuisine en métal, des armes, toutes sortes de choses. Les gens qui achetaient les fourrures s'appelaient des coureurs des bois et se promenaient de village en village pour aller chercher les fourrures.

Francis était un excellent coureur des bois et était connu pour être très expérimenté. À bord de son canot, il pouvait franchir des rivières pleines de roches et accéder à des endroits auxquels personne d'autre ne pouvait avoir accès, grâce à son canot. Il avait une foi immense en son canot et était sûr qu'il ne se briserait jamais. Il disait que son canot était fait de roc, tellement il était solide et qu'il pouvait traverser toutes les rivières de la Nouvelle-France.

Francis était en train de faire un de ses grands voyages et avait déjà croisé onze villages autochtones et se rendait au douzième et dernier village de son voyage. En chemin, un vent étrange s'est levé sur la rivière, mais Francis, expérimenté comme il était, en a pris avantage et, avec son canot, est arrivé encore plus vite au village.

Rendu là-bas, il parle avec les habitants pour échanger les fourrures contre des chaudrons et des couteaux. Il demande dix fourrures pour un chaudron ou un couteau. Bien entendu, les habitants trouvent ça trop cher et après négociations, Francis reçoit six fourrures par chaudron et huit par couteau. Francis était quand même très content parce qu'il savait que, rendues en France, les fourrures valaient beaucoup plus qu'un chaudron ou qu'un couteau.

Donc, Francis charge toutes ses fourrures dans son canot et se prépare à partir quand une jeune fille d'environ sept ans vient le voir et lui dit : « Ne part pas ce soir, les esprits de la nature sont fâchés ce soir. Une grande tempête arrive. »

Francis lui répond : « Ça ne me fait pas peur. Je suis le meilleur pour naviguer sur les rivières et mon canot est indestructible. Il n'y a rien qui peut m'arriver. »

« Peu importe ton expérience. Cette tempête-là va être tellement dévastatrice que personne ne sera épargné. »

« Même si la tempête est immense et que les autres colons ne pourraient pas naviguer, je suis le meilleur. Je te le dis, rien ne va m'arriver. Je pars ce soir. »

« Tu ne connais pas les forces de la nature. Tu y risques toutes tes fourrures et même ta vie. »

« À la prochaine! »

Malgré les avertissements de la jeune fille, Francis part et au moment où il embarque dans son canot, un grand coup de vent fait tomber ses rames. Il doit ressortir pour aller les chercher. Mais tout ça ne l'inquiète pas. Il a assez de temps pour retourner à son camp avant la tombée de la nuit et revenir au village. Il va être correct.

Il part en canot et le vent continue, de plus en plus fort, mais Francis, d'une main de maitre, dirige son canot sur la rivière. Plus il avance, plus il commence à avoir de la difficulté à bien diriger son canot. Mais il a beaucoup d'expérience et continue d'avancer.

L'après-midi passe et le soir tombe quand Francis approche des chutes qu'il connait bien. Il y a un petit détour que Francis doit prendre pour ne pas tomber dans les chutes, mais les contourner. Mais, Francis a de moins en moins de facilité à diriger son canot. La pluie tombe, le vent se lève, les arbres et les feuilles s'affolent sur les berges de la rivière et Francis commence à être désorienté. À l'intersection du détour, le vent est rendu tellement fort que Francis n'est même pas capable de diriger son canot et se retrouve dans le chemin vers les chutes. Avec son canot plein de fourrures et plus lourd que d'habitude, Francis essaie de faire demi-tour, mais le vent et la tempête sont trop forts. Il essaie de se rapprocher du bord pour s'arrêter, mais BAM. Son canot fonce dans une grosse roche qu'il n'avait pas été capable d'éviter. Francis commence à s'inquiéter et son canot frappe une deuxième roche, une troisième et c'est à la quatrième roche que Francis entend CRAAACK!

Son canot se fend en deux, ses fourrures se perdent dans les flots et il réussit à peine à nager jusqu'à la rive. En sortant de l'eau, Francis voit son canot, ses fourrures et toutes ses choses tomber en bas des chutes. Il commence à paniquer. Il n'a plus de moyens de retourner à son camp, la nuit tombe et il a froid.

Malgré tout, Francis commence à marcher en quête d'un abri. Il marche pendant une heure ou deux avec de plus en plus de difficultés à marcher dans la tempête. Il est épuisé et s'effondre en regrettant de ne pas avoir écouté la jeune fille et de ne pas être resté au village pour la nuit. Il relève la tête et voit au loin une petite lumière. C'est la lumière d'un feu de camp. Francis, lui qui croyait

connaitre la forêt comme le fond de sa poche, est désorienté et ne sait pas du tout où il se trouve, donc il décide d'aller vers le feu.

Francis arrive proche du feu et y trouve un autochtone avec un petit canot d'or dans ses mains. Il est assis en tailleur et regarde le canot, mais ne bouge pas du tout. On dirait qu'il n'a même pas remarqué l'arrivée de Francis. Francis voit au bout du petit canot un personnage avec un arc tendu, prêt à tirer une flèche.

Francis essaie de toucher l'homme, de lui faire des signes, mais il est paralysé devant son canot. Francis se dit que l'homme doit être mort. Il se dit aussi que le canot d'or pourrait l'aider, vu qu'il a perdu toutes ses fourrures dans les chutes.

Francis commence donc à tirer très fort sur le canot d'or et réussit à l'arracher des mains de l'homme. Mais, au même moment, l'homme disparu Pouf! Sans laisser de traces.

Francis se dit qu'il peut passer la nuit autour du feu et qu'il trouverait un moyen de vendre le canot d'or le lendemain. Avec l'argent, il pourrait s'acheter un nouveau canot, plus solide que l'ancien, et il pourrait s'acheter plein d'objets de métal pour échanger contre des fourrures.

Il s'endort donc prêt du feu et se met à rêver. Il rêve qu'il est encore dans la tempête et tout d'un coup, il sort des nuages un énorme canot d'or volant avec un homme muni d'un arc, prêt à tirer sur Francis. Après une fraction de seconde, l'homme lâche sa flèche qui vient se planter dans le cœur de Francis. Il se réveille en sursaut.

Mais, Francis n'est pas capable de bouger. Il est réveillé, mais paralysé, assis en tailleur sur le sol et tout ce qu'il voit, c'est le petit canot d'or dans ses mains…

(Si vous voulez rapprocher la légende du camp, la rivière peut être la rivière Rouge et les chutes peuvent être les chutes Dorwin, à Rawdon. Francis peut aussi trouver l'homme prêt d'un grand lac…

Ghost dit même qu'un soir, quand elle allait nourrir Peanut, elle a vu, de l'autre côté du lac, quelque chose briller. Elle s'est rapprochée et plus elle se rapprochait, plus ça brillait. Elle a aussi vu la silhouette de quelqu'un, mais n'est pas débarquée de son canot. Elle pense par contre que ça pourrait être Francis, ou quelqu'un d'autre, qui est victime de la malédiction du canot d'or…)

Le bonhomme Sept Heures

(tiré de *Mon grand recueil de contes*[5], retravaillé par Papyruss)

Il y a longtemps, à sept heures du soir, les enfants du Québec devaient être au lit. Même si ça peut sembler tôt, tous les enfants étaient couchés, sans protester, quand le septième coup de l'heure sonnait. C'était parce qu'ils avaient peur du bonhomme Sept Heures!

Tout le monde connaissait le bonhomme Sept Heures; un homme grand, laid, avec un manteau en lambeaux et un grand chapeau à cornes, une barbe qui cache la moitié de son visage et deux grands yeux méchants. Le bonhomme Sept Heures se promenait la nuit, à partir de sept heures le soir, avec son gros sac de jute. Tous les enfants qu'ils trouvaient encore debout, les petits tannants, les désobéissants, il les ramassait et les mettait dans son sac avant de fermer le nœud bien serré. Plus personne ne voyait ces enfants malins et personne ne savait où le bonhomme Sept Heures les emmenait…

Certains disent par contre que le bonhomme Sept Heures a été inventé par les parents d'enfants trop tannants. Son nom vient de « bonesetter, » « celui qui replace les os. » C'était un rebouteur et un ramancheur qui soignait les gens quand ils étaient blessés. Ce n'était pas un médecin comme aujourd'hui et ça faisait très mal quand on allait le voir. Les parents ont commencé à menacer leurs enfants de la visite du « bonesetter » s'ils n'écoutaient pas leurs consignes et petit à petit, « bonesetter » est devenu le bonhomme Sept Heures. Mais il faisait toujours aussi peur…

[5] Latulippe, Martine, et al. *Mon Grand Recueil De Contes Du Québec : 10 Légendes Merveilleuses*. Auzou, 2017, pp. 33-53.

Rose Latulipe

(tiré de *Mon grand recueil de contes*[6], retravaillé par Papyruss)

Au Québec, il y a bien des années, pendant le carême[7], il était interdit de danser. Le problème, c'est que Rose Latulipe adorait danser! C'était ce qu'elle aimait le plus faire, ça et flirter avec les garçons. Son fiancé, Gabriel, n'aimait pas trop ça et était jaloux.

Juste avant le début du carême, Rose demande à son père d'organiser une veillée durant laquelle elle pourrait danser toute la soirée avant de devoir arrêter pour quarante jours. M. Latulipe hésite, mais il aime tellement sa fille qu'il ne peut pas lui refuser. « D'accord, qu'il dit, à une condition : à minuit pile, quand le carême commence, on arrête tout, plus de danse. »

« Promis, papa! Promis, promis! »

Rose est folle de joie! La veillée s'organise et tout le village vient chez les Latulipe. Dès que le violoneux se met à jouer, les danseurs se mettent à danser. Toute la soirée, on parle, on danse, on rit, on s'amuse!

Mais tout à coup, un peu avant minuit, on frappe à la porte. M. Latulipe va ouvrir et devant lui se tient un inconnu habillé de beaux habits. Il a l'air bien riche avec son chapeau, ses gants et son long manteau. Il est aussi vraiment beau. Il demande à M. Latulipe :

« Bonsoir, mon bon monsieur, pourrais-je entrer fêter avec vous? Ça m'a l'air d'une belle veillée! »

« Ben sûr, entrez-donc! Enlevez votre chapeau, donnez-moi votre manteau… »

« Non! Merci. Je préfère tout garder. Je ne fais que passer de toute façon. »

Une fois dans la maison, il invite tout de suite Rose Latulipe à danser. Il ne semble pas se préoccuper des autres danseurs de la veillée. Rose est extrêmement flattée que le bel inconnu l'ait remarquée et qu'il ne veuille danser qu'avec elle. Ils dansent encore et encore, ce qui rend Gabriel, son fiancé, bien jaloux.

Tout à coup, minuit se met à sonner. Le père Latulipe crie : « Attention, tout le monde! Le carême commence, on arrête de danser. »

Mais le bel étranger chuchote dans l'oreille de Rose :

« Encore une danse, jolie Rose, juste une petite dernière. »

Rose commence à refuser quand elle se rend compte qu'elle ne peut pas arrêter de danser. Ses pieds ne font qu'à leur tête!

---

[6] Latulippe, Martine, et al. *Mon Grand Recueil De Contes Du Québec : 10 Légendes Merveilleuses*. Auzou, 2017, pp. 129-149.

[7] Le carême est la période de 40 jours avant Pâques durant laquelle les chrétiens sont appelés à jeuner, par exemple en ne mangeait plus de bonbons ou de viande ou en ne buvant plus d'alcool.

L’étranger se met à rire, un rire diabolique « HA HA HA! » Tout le monde dans la pièce sursaute de peur.
« Rose, tu seras à moi! » Il s’élance pour attraper Rose qui s’éloignait de lui et au même moment, l’étranger perd son grand chapeau et tous peuvent voir deux grandes cornes qui lui poussent sur la tête. Le diable! La panique pogne. Tout le monde essaie de sortir de la maison en criant, poussant les autres hors de leur chemin. Il y a même des gens qui pleurent, d’autres qui sont à genoux en train de prier.
Dans la maison, le diable tient toujours le bras de Rose, la forçant à danser avec lui, et dans un nuage de fumée, les deux disparaissent. M. Latulipe n’a plus jamais revu sa fille. Certains disent qu’elle est allée en enfer, d’autres qu’elle s’est enfuie avec le bel étranger et qu’ils se sont mariés dans un autre village, loin de celui où Rose a grandi.